



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





MONACI. XIX. B. 30





X. B. 30

Eg. Lema



ESSAI

SUR

LI ROMANS D'ENEAS.



BIBLIOTECA

ERNESTO MONACI

MDCCCXLIV.

~~XXXXXXXXXX~~  
MCMXVII



**ESSAI**  
**SUR**  
**LI ROMANS D'ENEAS**

**D'APRÈS LES MANUSCRITS**  
**DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE**

**PAR**  
**ALEXANDRE PEÏ**

Ancien élève de l'École normale, agrégé de l'Université.



---

**PARIS,**  
**TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>IE</sup>,**  
**IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.**

**1856.**



# ESSAI

SUR

## LI ROMANS D'ENEAS.

---

Ne sont que trois materes à nul home entendant  
De France et de Bretagne et de Rome la grant.

Les poèmes du cycle carlovingien se distinguent par une inspiration originale et puissante qui les rend presque dignes du nom d'épopées ; ceux du cycle breton, par une attachante peinture de la chevalerie parvenue à son apogée. Le cycle gréco-romain se recommande par un autre genre d'intérêt : il montre comment les poètes du moyen âge ont compris et interprété l'antiquité, quel parti ils ont tiré des admirables modèles que leur avaient laissés les anciens, quelle influence enfin les lettres grecques et latines ont exercée sur les littératures modernes avant la renaissance. C'est ce que M. Talbot a déjà fait voir dans son excellent travail sur le roman d'*Alexandre* ; mais nous osons dire que l'examen du roman d'*Eneas* peut être plus instructif encore à ce point de vue et contribuer davantage à la solution des diverses questions que nous venons d'indiquer. Lambert le Cort, en se bornant à demander aux historiens anciens un nom fameux et de romanesques traditions, ne s'engageait pas, comme Benoît de Sainte-More, à suivre une voie tracée déjà par le génie antique, à refaire et à embellir un des chefs-d'œuvre de la muse païenne. L'*Eneas* offre donc ce que ne peut offrir l'*Alexandre*, c'est-à-dire le curieux spectacle d'un trouvère luttant contre un des plus grands poètes du siècle d'Auguste, le traduisant quelquefois, le parodiant souvent (sans le vouloir, bien entendu), et la plupart du temps substi-

tuant aux classiques beautés de l'original des ornements plus appropriés au goût du XII<sup>e</sup> siècle.

Notre imitateur de Virgile a eu l'honneur d'être imité à son tour : l'*Eneide* du minnesænger Henri de Veldeke n'est guère qu'une traduction libre du poème français, et nous avons ainsi les éléments d'une double comparaison qui ne manquerait assurément ni d'intérêt ni d'utilité (1). En attendant que nous puissions l'entreprendre, nous allons essayer de faire connaître le roman d'*Eneas* par une analyse rapide et quelques citations d'une certaine étendue.

La Bibliothèque impériale nous a fourni quatre manuscrits :

A. N<sup>o</sup> 7535 (Cang.), XIII<sup>e</sup> siècle, le plus complet, sinon le meilleur des quatre.

B. N<sup>o</sup> 7515. Après l'explicit du Brut d'Angleterre, qui est aussi contenu dans ce volume, le copiste nous apprend qu'il a terminé son travail au mois de mai 1292. Nombreuses lacunes.

C. N<sup>o</sup> 6737 (Colb.), XIV<sup>e</sup> siècle. Lacunes.

D. N<sup>o</sup> 7189 (Cang.), XIII<sup>e</sup> siècle. Bon et ancien texte, dit M. P. Paris, et, en effet, l'écriture en est magnifique : malheureusement il est tronqué vers la fin, et l'on n'y trouve ni la dernière bataille entre les Troyens et les Rutules, ni le combat d'Énée et de Turnus.

---

Quand Ménélas eut mis le siège devant Troie (c'est ainsi que commence notre roman), il ne quitta pas la ville qu'il ne l'eût prise. Entrés dans ses murs par trahison, les Grecs mirent tout à feu et à sang ; ils n'épargnèrent ni prince, ni duc, ni comte. Cependant Eneas, averti par sa mère Vénus, parvint à s'échapper. Il sortit de la cité en flammes, tenant son fils par la main, et faisant porter derrière lui son vieux père. Pendant le trajet, beaucoup de Troyens s'étaient joints à lui, et, quand il fut arrivé sous un grand arbre, il s'arrêta et demanda à ses compagnons s'ils voulaient gagner sous sa conduite quelque terre hospitalière, ou s'ils préféreraient retourner sur leurs pas pour venger leurs amis et leurs parents. Trop peu nombreux et trop

---

(1) Le savant éditeur de H. de Veldeke regrette dans sa préface, datée de Zurich, au Tage d. H. Konrad, 1851, « que le modèle français du poème allemand n'ait pas encore été retrouvé. » M. P. Paris avait cependant déjà publié sa précieuse description des Mss. français de la B. I., où le roman d'*Eneas* est mentionné.

découragés pour prendre ce dernier parti, ils se décident à suivre Eneas. Une étoile leur montre le chemin et les conduit au rivage, où ils trouvent vingt barques appartenant aux Grecs. Ils s'y précipitent, et bientôt ils sont en pleine mer.

Juno qui ert del' ciel deesse  
 Estoit vers eux molt felonessé :  
 Forment avoit coilli en hé  
 Tos cels de Troie la cité,  
 Del' jugement que fist Paris ;  
 Por lui haoit tout le pais .  
 L'oquoison de cel jugement  
 Voel je mostrer à tous briement.  
 Ele et Pallas furent un jor  
 Et Venus la dame d'amor  
 Jostées à un parlement ;  
 Discorde i sorvint solement  
 Une pome d'or lor jeta  
 Entr' eles trois, puis s'entorna.  
 Il i ot escrit en gregois  
 Qu'à la plus bele d'eles trois  
 Faisoit de la pome le don.  
 Entr' els en ot grant contencion,  
 Cascune d'els la voit avoir ;  
 Mais par altrui volrent savoir.  
 Le jugement qu'ert en la pome :  
 Mais ne porent trover nul home  
 Qui mieus en seust dire voir  
 Que Paris. A lui vont savoir :  
 La parole li ont mostrée  
 De la pome quiert donnée  
 A la plus bele d'eles trois ;  
 A lui qui molt savoit des lois  
 Pour jugement erent venues .  
 Paris les a bien conneues ;  
 Cascune d'eles avisa  
 Et longement les esgarda :  
 Puis pensa soi quel' jugement  
 N'en feroit pas hasteement  
 Sans grant porpens, et rova (1) lor  
 Qu'à lui repairent al' tere jor,  
 Si s'en sera mieus porpensés,

---

(1) De *rogare*.

Dont juchera de lor beltés.  
 Par grant engin le'fist Paris  
 Que il lor a le terme mis,  
 Et pensa soi que entretant  
 L'en venroient offres avant  
 Et poroit d'eles son bon faire.  
 Eles se mistrent el' repaire.  
 Voir eust pensé. Juno première  
 En est venue à lui arière,  
 Et promist li qu'el' li donroit  
 Plus que ses peres en avoit,  
 Et molt par le feroit rice home,  
 Mais qu'il li otriast la pome  
 Et aficast par verité  
 Qu'ele eust grignor biauté.  
 Retorna s'en enes le pas.  
 Est revenue à lui Pallas  
 Qui est deesse de bataille,  
 Et proia li que ne li faille,  
 Od li se tiegne al' jurement,  
 Et el' li donra hardiment  
 Et tel pris de cevalerie  
 Ne. trovera jà en sa vie  
 Nul millor de lui, ne son per ;  
 Ja nel' porra nus sormonter.  
 Pallas s'en vait ; Venus revint  
 Qui la bataille d'amor tint  
 Et dame en estoit et deesse.  
 Cele li a fait tel promesse :  
 S'a li se tient del' jurement  
 El' li donra procainement  
 La plus bele fame del' mont.  
 Va s'ent. Des offres que li font  
 Se porpensa en maint endroit  
 Al' quel des trois il se tenroit ;  
 Car molt convoitast la riquece  
 Et molt desiroit la proece,  
 Mais molt li plot la feme plus  
 Que promise li ot Venus.  
 Les deesse ne s'atargierent,  
 Mais à lor terme repairerent :  
 Lor jurement ont demandé,  
 Qui que Paris en ait doté.  
 La pome d'or dona Venus



Et juja qu'ele valoit plus  
 Que les deux autres de belté.  
 Puis li fu bien gueredoné ;  
 Car dame Helaine li dona :  
 Plus bele fame ne trova.  
 Pallas et Juno s'en marirent  
 Et cels de Troies en haïrent ;  
 Por seul l'ochoison de Paris,  
 Greverent puis tot lor pais.  
 Juno vit Eneas en mer :  
 Molt se pena de lui grever.  
 Set ans tos plains le travella,  
 Par plusors mers le demena  
 Et haoit molt tote sa geste.  
 A un jor li mut grant tempeste, etc.

La description de la tempête et les plaintes d'Énée dans Virgile sont assez exactement reproduites par le trouvère, et nous pourrions citer plusieurs vers qui traduisent fidèlement le texte latin. Cependant, au bout de quatre jours la tempête s'apaise d'elle-même et Eneas aborde en Lybé. De ses vingt vaisseaux, il ne lui en restait plus que douze. Il parcourt le rivage avec un seul *mescin*, rencontre des cerfs et des biches qu'il abat et répartit entre ses compagnons. Après le repas, il les rassemble autour de lui pour les encourager :

Signor, fait-il, franc chevalier,  
 Ne vous devez mie esmaier  
 Se vous aves eu paors  
 En cele mer maus et dolors :  
 Ca avant vous delitera  
 Quant il vous en remenberra.

Il développe assez longuement ce thème consolant que pour goûter le bien il faut avoir connu le mal, et termine en promettant aux Troyens qu'ils finiront par arriver en Lombardie. Pour le moment, il juge à propos d'envoyer à la découverte dix messagers. Ceux-ci, après avoir erré quelque temps, arrivent à Carthage. Le poète raconte assez brièvement l'histoire de Didon, puis il commence une description fort détaillée de la ville qu'elle avait bâtie, des fossés et des murs :

Iloc sont li mural assis,  
 Et li quarel de marbre bis

De blanc et d'inde et de vermel  
 Par grant esgart et par conseil  
 I sont assis tot à compas ;  
 Tot sont de marbre, d'adamas.  
 Li mur sont fait à posteaux  
 Et à pilers et à esmaux,  
 A bisses, à oisiaus, à flors  
 Od le marbre de cent colors ;  
 Sont painturé dedans li mur  
 A vermillon et à azur.  
 Tot environ ont fait trois rens  
 De maignetes par molt grant sens,  
 D'une pierre qui molt ert dure.  
 Li magnete est de tel nature,  
 Jà nus hom armés n'i venist  
 Que la pierre à soi ne traisist ;  
 Tant n'i venissent à haubers  
 Ne fussent lues (1) al' mur ahers (2).  
 Li mur erent espes et haut  
 Qu'il ne cremoient nul assaut  
 V. c. tors avoit environ, etc.

.....  
 .....  
 Li chemin aloit par desos ;  
 Grant marchié i avoit todiz :  
 Là vendoit on le vair, le gris,  
 Kieutes de paile, couvertors,  
 Pourpres, cendals, dras de colors,  
 Pieres, espesses et vaissele ;  
 Marceandise rice et bele  
 I peust on tous tans trover ;  
 Ne se peut on porpenser  
 De ricoise qu'el' mont fust  
 En cel liu trovée ne fust.  
 Grans rues ot en la cité  
 Et palais rices à plenté,  
 Borjois, manants, etc.

.....  
 .....  
 Set maistres des tors i avoit  
 Un quens sor cascune manoit :

---

(1) Bientôt.

(2) Attachés.

Son fié i tenoit et sa terre ;  
 Se à la vile sordoit guerre,  
 Cascun conte estoit servir  
 Et vij. c. chevaliers tenir.  
 Qui de defors voit la cité,  
 Les murs, les tors, la fermeté,  
 Les cheminées del' palais,  
 Jà si rices ne verra mais.  
 Un teatre ot en la cité  
 Et grand et large et bien quaré :  
 De murs fu clos tot environ.  
 De sor l'entrée a un domon ;  
 Dedens sont li degré de marbre,  
 N'i avoit rien qui fust fait d'arbre ;  
 Bien i a plus de m. degrés, etc.

Près de Carthage on trouve en grande quantité des petits poissons qu'on nomme *concilions* et dans une île voisine on voit des *cocodrisles* :

Serpent fu grant à desmesure  
 Et de molt diverse nature :  
 Quant a sa proie devorée,  
 Puis si s'endort gole baée,  
 .....  
 El' cors li entrent li oisel,  
 Et pasturent en son dormant  
 Ce que mangié ot de devant :  
 Ne s'espurge pas autrement,  
 Car n'a noiant de fondement.

Le palais de la reine est si beau que jamais n'en eurent un pareil *Noirons*, *Cesar* ou *Juliens*.

Molt par est rices li palais,  
 Par grant nobilité est fais ;  
 Pains est à or de totes pars ;  
 Bien i sont peintes les vij ars,  
 Li cils et la terre et la mer,  
 Et quanques on set porpenser.  
 .....  
 .....  
 Les piler furent d'ebenus  
 Qui sostienent le dois desus  
 A or taillé d'ivoire blanc,

## ESSAI

Et de meisme sont li banc.  
 Enmi fu li sieges roials  
 Tailliés a or, fais de cristals :  
 D'argent i a un escamel  
 Sel sostienent doi lioncel ;

.....  
 .....  
 Les la maisiere tres son dos,  
 Naissoit un ceps qui molt ert gros ;  
 Onques ne fu tranciés en vigne,  
 Ains le fist faire la roine.  
 Li ceps fu d'or et les corgiés  
 Et les brances bien entailliés ;  
 Li rain naissent molt soltiment  
 Del' cep molt ordeneement.  
 Les crapes en sont mervilloses  
 Faites de pieres pretioses ;  
 Pieres i a de mil manieres ;  
 Forment en sont les crapes cheres.  
 Bien est la vigne mise en trelle  
 Desor le dois, à grant merveille ;  
 Li escaillon sont fait d'argent  
 Qui sus sostienent le sarment.  
 X. m. oisiaus a en la trelle,  
 Grans et petis à grant merveille ;  
 De fin or sont bien esmeré,  
 Li menres valt une cité.  
 Li ceps est gros, covers trestos,  
 Et li flambail sont par desos :  
 Quant il vente, si font canter  
 Les oisiaus tos et voleter ;  
 Lonc sa grandor cascuns i cante.  
 Qui sel son ot, por nient demande  
 Harpe, viele, son de corde,  
 Nul estrument ne nul dolc orge.  
 Cascuns oisiaus cante à sa guise ;  
 Quant li dame est al' dois asise,  
 Onques ne finent de canter  
 A l'asseir et al' lever ;  
 Ne nus oisiaus n'i est à pais,  
 Tos en retinte li palais ;  
 Quant si cantent n'i ot on gote, etc.

Les tables sont d'un arbre d'où l'encens dégoutte; enfin lors-

que Didon est assise à *son mangier*, il n'y a pas d'huissier à l'entrée du palais; elle aimerait mieux être prise ou morte que de fermer son huis ou sa porte. Ces nobles sentiments lui avaient été sans doute inspirés par l'exemple du roi Artus, qui, lui aussi, laissait sa porte ouverte à tous venants pendant qu'il prenait son repas.

Les messagers d'Eneas trouvèrent la reine devant le temple, vêtue d'hermine et tenant à la main une *vergete* d'or; elle leur fit l'accueil le plus gracieux, et ils retournèrent en toute hâte vers leur maître, qui venait d'être rejoint par le reste de sa flotte.

Fortune torne en molt poi d'eure,  
 Qui rit al' main al' vespre pleure,  
 Al' soir est laide, al' matin bele,  
 Si com el' torne sa roele :  
 Qui ele met un jor desus  
 L'autre le retrebuçe jus;  
 De tant com el' l'a mis plus halt  
 Tant prend il aval grignor salt.

Eneas a donc eu raison de ne se point laisser abattre par l'adversité. Les bonnes nouvelles qu'on lui apporte de Carthage mettent le comble à sa satisfaction, et il convoque ses barons pour leur faire connaître les dispositions hospitalières de la souveraine du pays. Ceux-ci l'engagent à en profiter, et il se dirige avec eux vers la ville. Les Carthaginois admirent les Troyens, qui s'avancent deux à deux, et surtout leur *sire* :

Le cief a blont recercelé,  
 Cler ot le vis et la figure  
 Et bele la regardeure.

Didon avait quitté son palais pour venir au-devant des étrangers : elle reçut Eneas avec la plus grande cordialité et s'entre tint longuement avec lui. Cependant, par ordre du prince troyen, on était allé chercher sur les vaisseaux son fils Ascanius et des présents pour la reine. Vénus, en voyant emmener l'enfant, est prise d'une secrète terreur, et, pour prévenir un changement dans les dispositions jusqu'ici si bienveillantes des Carthaginois, elle communique à Ascanius par un baiser la faculté d'inspirer de l'amour à ceux qui l'embrasseront après elle.

Puis s'entorna enes le pas,

après avoir bien recommandé que personne ne le baisât pendant le trajet, de peur d'atténuer ou de détruire la vertu qu'elle venait de mettre en lui. En arrivant auprès de son père, l'enfant vole dans ses bras ; la reine le prend à son tour dans les siens et l'accôle.

Mortel paison la dame i boit.

Elle fait *corner l'eve* par une image *de, blanc argent,*

Faite par grant encantement :

A sa bouce tenait un cor

D'yvoire blanc taillié à or.

Voilà donc notre trouvère arrivé au commencement du second livre de l'*Enéide*, et, pendant quelque temps, il suit son modèle d'assez près : seulement il supprime l'épisode de Laocoon, et résume en une quarantaine de vers la destruction de Troie, la mort de Priam, la fuite d'Énée et la mort de son père, c'est-à-dire tout le troisième livre de Virgile et une grande partie du livre précédent. En revanche, il s'arrête avec complaisance sur les amours de Didon et d'Énée : tout à l'heure il écourtait, maintenant il paraphrase. Voici par exemple son portrait de la Renommée :

Fame est molt mervillose cose,  
 Ele ne fine, ne se repose :  
 Mil bouces a dont el' parole,  
 Mil œls, mil eles dont el' vole,  
 Mil oies dont ele orelle  
 S'ele ot dire nule merveille  
 Que ele puist avant nonchier.  
 Ele ne fine de gaitier :  
 Se d'une rien set tant ne quant  
 De molt petit fet ases grant, etc.

La description a plus de trente vers. Tandis que l'indiscreète Renommée révèle au monde entier le déshonneur de la reine et que ses barons se plaignent qu'elle leur ait préféré

... un home de plus bas prois  
 Qui ne estoit ne quens ne rois,

un messager envoyé par les dieux vient ordonner à Eneas de partir sur-le-champ pour la Lombardie ; non moins docile que dans Virgile, il s'empresse d'obéir. Mais, malgré les précau-



tions qu'il prend pour dérober à la reine ses préparatifs de départ, Didon devine le coup qui la menace.

Car qui aime tostans mescroit,  
En dotance est et en paor :  
Jà n'ert seurs ne nuit ne jor.

Ici encore l'imitateur se rapproche de l'original, et nous n'avons rien d'important à signaler dans le récit qu'il fait de la dernière entrevue d'Énée avec Didon et de la mort de cette malheureuse reine. Nous mentionnerons seulement l'épithaphe qu'il fait mettre sur sa tombe.

Une epitaife i ont escrit ;  
La letre dist qu'iloques gist  
Dydo qui par amor s'ocist :  
Onques ne fu mieldre paaine,  
S'ele n'eust amor soltaine ;  
Mais ele ama trop folement  
Savoir ne li valut nient.

Mais si l'auteur de l'*Eneas* a fait au quatrième livre de l'Énéide l'honneur de le traduire tout entier, il a jugé à propos de supprimer le cinquième, ou peu s'en faut. En quinze vers il raconte le départ d'Énée de Carthage, son arrivée *aus pors sicains*, les jeux en l'honneur de son père, et nous mène jusqu'à l'apparition d'Anchise, c'est-à-dire jusqu'au vers 720 de Virgile. Après avoir donné à son fils le conseil de laisser en Sicile les vieillards et les femmes, Ancisses l'invite à descendre aux enfers : Sebile l'y pourra conduire,

Une dame qui set d'auguire ;  
Des homes est devineresse,  
Moult par i a sage prestresse,  
Et set quanque encor est a estre ;  
De deviner ne sai son mestre :  
Del' solel set et de la lune  
Et des estoiles de cascune,  
De nigremance et de musique,  
De retorique et de fusique.

Eneas suit les conseils de son père, non sans avoir auparavant consulté ses barons, aborde à Cumès (*Comes*) où il trouve la prêtresse, et, muni du rameau d'or, descend avec elle aux

enfers. La première partie du sixième livre est assez fidèlement traduite. Citons seulement le portrait de Cerbère :

Cerberus ert d'infer portiers :  
 Garder l'entrée ert ses mestiers.  
 Molt par est lais à desmesure  
 Et de molt orible faiture.  
 Gambes et piés a tos velus  
 Et les ortels a tos crocus;  
 Tels ongles a com uns grifons  
 Et est couez com uns gaignons (1).  
 Agu dos a et recorbé  
 Et le ventre gros et enflé :  
 Une estrume a desor l'esquine  
 Et maigre et sece la poitrine;  
 Espalles grailes et bras fors,  
 Les mains a teles com un tors.  
 Trois testes a tel com un chien.  
 Onques ne vi si laide rien.  
 Com chiens abaie par costume,  
 De sa boce salt une escume;  
 Une erbe en naist mortele et laie,  
 Nus home n'en boit a mors nel' traie :  
 Sens mort n'en puet nus hom goster.  
 Aconta l'ai oi nomer;  
 Ce est l'erbe que les marastres  
 Donnent à boire lor fillastres.  
 Quant Cerberus vit cels venir,  
 Forment comença à glatir :  
 Trestos infers en resona;  
 De mal talent se hireca;  
 Les coloevres se comovoient  
 Qui environ son col estoient,  
 Ne cessoient d'aiguillonner,  
 Ne de fermir ne de trambler.  
 Si grant paor ot Eneas,  
 N'osa avant aler un pas.

Pour apaiser Cerbère, la prêtresse se mit à dire tout, *belement*, entre ses dents un charme et un enchantement; et, en effet, avant qu'elle eût fini, le monstre s'était couché et endormi. Eneas, rassuré, continue sa route, rencontre, comme

---

(1) Mâtin.

dans Virgile, Didon qui se détourne et les Grecs qui fuient à son approche, et arrive enfin auprès de son père. Mais c'est en vain que nous chercherions ici les plus beaux vers peut-être de l'Énéide, le *principio cælum ac terras* et le *mens agitat molem*, et le fameux *tu Marcellus eris*. Ancisses ne parle à son fils ni des Décius, ni des Gracques, ni des Fabius ; il passe rapidement de Romulus à César, puis il reconduit Eneas et le fait sortir par la porte *eborine*.

De retour parmi ses compagnons, le chef des Troyens arrive avec eux en Lombardie, où régnait le roi Latin. Trente chevaliers vont de sa part porter au souverain du pays de riches présents :

Une corone et un mantel,  
Et un ceptre et un anel  
Que li dona par druerie  
Dydo quant el' devint s'amie,  
Et une cope à chiers emaus  
Que li dona rois Menelaus,  
Par desos Troie, à un rivage,  
Quant à lui ala à message.

Et Eneas se met à construire un château en attendant le retour de ses envoyés.

Ceux-ci furent très-bien reçus par le roi Latin, qui s'empressa d'offrir au prince troyen la main de sa fille, au grand mécontentement de la reine. Les Troyens sont connus pour leur mauvaise foi, dit Amate à son époux. Eneas traitera Lavine comme il a traité Didon, il la laissera après l'avoir honnie, et d'ailleurs quel douaire lui donnera-t-il ?

Il li donra molt grant doaire :  
Toute la mer qu'il a siglée  
Puis qu'il issi de sa contrée.

Latinus reste inébranlable, et la reine irritée envoie un message à Turnus, le marquis, pour le prévenir de ce qui se passe et l'engager à chasser les Troyens du pays. Le chef des Rutules n'est que trop porté à suivre ce conseil, mais il lui manque un prétexte pour engager la lutte. Un incident fortuit le lui fournit.

Près de Laurente était un château appartenant à un homme de haut parage, nommé Tyrus. Sa fille Silvia avait un cerf

si bien apprivoisé qu'il couchait dans la chambre de sa matresse, mangeait le pain dans sa main, buvait le vin dans son hanap et s'agenouillait à ses pieds :

Tant ert li cers de bone orine  
 Que la nuit servoit al' mangier;  
 Si ert en liu de candelier  
 Devant le pere à la pucele.  
 Merveille estoit li teste bele  
 Quant uns grans chierges li ardoit  
 Sur cascun rain qu'il avoit :  
 Et des que li sire bevoit  
 Si se levoit li cers tot droit.  
 .....  
 Ne fu beste si servicable,  
 Nus hom ne vit si entendable.

C'est ce cerf merveilleux que vient frapper une flèche lancée par Ascanius. Les frères de Silvia accourent à la tête des vilains de la contrée et fondent sur les vingt écuyers qui escortent le fils d'Eneas. Ceux-ci envoient chercher des renforts au camp, et cent chevaliers arrivent à leur secours. Le fils aîné de Tyrus est tué, ainsi que Dans Galesus, et les vilains s'enfuient dans le château : ils y sont poursuivis par les Troyens et obligés bientôt d'en sortir par une poterne. Les assaillants y pénètrent et y trouvent mille sacs de blé qu'ils emportent à Montalban (ainsi s'appelait la forteresse bâtie par Eneas).

A la nouvelle de ces actes de violence, Turnus rassemble ses barons, et le trouvère nous en fait le dénombrement : c'est d'abord Mezentius avec son fils Lausus, et Aventinus, et Messapus,

Fils Neptuni, le deu marage,

et Claudius, et enfin Camille dont il nous fait une longue description. Il dépeint les traits de son visage, son costume, les harnais de son cheval et son cheval lui-même.

Onques ne fu tant gente beste :  
 Le cors ot tot blanc et la teste,  
 Le topet noir, et les orelles  
 Ot ambes dos totes vermelles;  
 Le col ot bai et fu bien gros  
 Les crins indes et vers par flos ;

Tot ot vaire l'espalle destre  
 Et ot bien grise le senestre ;  
 Le pis devant ot loninés  
 Et fu tos bruns par les costés.  
 Et fu tos noirs desor les alves ;  
 Les dos gambes devant sont falves,  
 Les dos derrier roge com sans ;  
 Les quatre piés avoit tos blans ;  
 Noire ot la coe une partie,  
 L'autre blance tote crespie.

Turnus tient conseil : Mezentius l'engage à ne commencer les hostilités contre les Troyens qu'après les avoir d'abord fait *araisonner*, puis défier. Mais Messapus répond que ces formalités sont inutiles envers des gens qui ont déjà pris un chastel et tué plus de cent habitants, et son avis prévaut. Pendant ce temps, Eneas, qui s'attendait à être attaqué, faisait fortifier Montalban : il avait fait planter sur la plus haute tour son gonfanon,

Qui fu de porpre od letres d'or,

au milieu des mille enseignes et pennons brodés d'or, qui sur le chastel venteloient à la bise. Mais ni les hauts murs, ni les fossés profonds qui l'entouraient ne pouvaient rassurer Vénus sur le sort de son fils : elle voulut avoir pour lui des armes divines et alla trouver Vulcans, son seigneur, qui moult était sage de forger. Notre trouvère insère ici le récit des amours de Mars et de Vénus, que Virgile n'avait pas cru devoir recommencer après Homère.

Vulcans, réconcilié avec la mère d'Eneas, fabrique d'abord un casque tout resplendissant de pierres précieuses, puis un écu,

D'une coste d'un grant pisson  
 Qui est en mer : cetus a non.

Il le décore de larges bandes d'or et l'orne d'une escarboucle

Qui par nuit jete tel' clarté  
 Come solax el' mois d'esté.

Il forge ensuite l'épée, et, pour l'essayer, il en décharge un coup sur son enclume, large de sept pieds, épaisse de neuf, et que trente bœufs n'auraient pu remuer. L'épée la tranche en

deux et glisse jusqu'en bas. Enfin la lance sort des mains du dieu, et Vénus y attache une enseigne que Mars lui avait donnée quand il en fit s'amie, et qui avait été ouvrée par Pallas luttant contre Arannes.

En envoyant ces armes à son fils, Vénus l'engage à aller solliciter les secours du roi Evandre. Eneas part, non sans avoir auparavant consulté ses barons. Les Arcadiens célébraient une fête en l'honneur d'Hercule vainqueur de Cacus. A la vue d'hommes armés qui s'approchent du rivage, ils se croient menacés, et Pallas, le damisel, marche au-devant des envahisseurs un dard à la main ; mais les Troyens montrent des rameaux d'olivier, ce qui était en ce temps

Signe de pais entre paiens,

et Eneas, conduit auprès du roi, lui demande son alliance contre Turnus, et lui promet que, s'il la lui accorde, il sera désormais son vassal.

Tote m'onor tenrai de toi,  
La segnorie t'en otroi.

Evandre, dans sa jeunesse, a été à Troie ; il a connu Ancisses et a reçu de lui divers présents, un chien, un arc, des sagetes et un cor. Il consent donc sans peine à s'allier aux Troyens. Trop vieux pour commander lui-même ses troupes, il mettra à leur tête son propre fils, après l'avoir armé chevalier.

Cependant Turnus avait appris par ses espions le départ d'Eneas : comptant avoir meilleur marché des Troyens en l'absence de leur chef, il fit mander ses *conestables* et alla mettre le siège devant Montalban. Mais le château était bien fortifié, et le bouillant roi des Rutules rôda tout un jour autour de ses murs sans pouvoir rien entreprendre contre ses défenseurs. Furieux de n'avoir point réussi à les attirer dans la plaine, il brûla leurs vaisseaux qui étaient attachés au rivage, et ne se retira qu'après avoir posé lui-même les sentinelles qui devaient surveiller les assiégés. Ceux-ci, de leur côté, faisaient bonne garde :

A la porte ot mis Eneas  
Un chevalier qui la gardast ;  
N'en avoit nul que plus prisast ;  
Nisus ot nom, si fu molt preus.



L'épisode de Nisus et d'Euryale est un des morceaux que le trouvère a traduits le plus exactement : comme dans Virgile, les deux amis prennent congé d'Ascanius, pénètrent dans le camp des ennemis, et le massacre des Rutules endormis commence. Ils en avaient bien tué trois cents quand ils arrivèrent au pavillon de Ramnes,

.....qui molt fu sages,  
D'oisiaus savoit tos les languages,  
Et molt savoit bien deviner  
Et jeter sors et enchanter ;  
Sos siel n'avoit si bon devin.

Mais sa science ne le sauva pas ; Eurialus le tua ; puis, ayant aperçu un peu plus loin un *elme cler*, il le ramassa et s'en para. Ce fut l'éclat de ce casque qui trahit les deux Troyens. Un *quens*, nommé Volsens, qui venait de Laurente, voit briller l'acier poli : Eurialus est pris, et Nisus, qui est parvenu à s'échapper, s'arrête et se demande si son ami est tué ou captif.

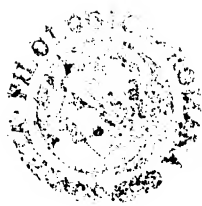
Mais je quide bien vraiment  
N'est encore mors mes amis :  
Je sens mon coer, il est tos vis ;  
Se il sentist dolor mortel,  
Mes cuers le sentist altretel.

De ce raisonnement un peu subtil, il conclut qu'Eurialus est encore vivant, et revient sur ses pas pour le délivrer. Il est accablé par le nombre et périt avec son ami.

Le lendemain matin, les Rutules sortent de leurs tentes et montrent aux Troyens les têtes des deux infortunés. Les assiégés s'esmaient fortement (il n'est pas question de la mère d'Euryale) et n'en repoussent pas moins avec vigueur trois assauts successifs. Turnus fait alors lancer contre eux le feu grégeois, mais sans succès, car

il furent garni d'aisil,

qui a la propriété d'éteindre isnèlement le feu inextinguible. Bravades et mort de Romulus, un *sororge* de Turnus. Exploits et mort des deux géants Pandarus et Becias. Le roi des Rutules pénètre dans le chastel et s'y trouve un moment renfermé ; mais les Troyens ouvrent les portes pour laisser rentrer quel-



ques-uns des leurs qui étaient restés en dehors, et Turnus en profite pour s'échapper :

A grant peine s'en est estors ;  
Molt en fu liés, quant il fu hors.

Le lendemain la bataille recommence : arrivée d'Eneas qui fait des prodiges avec l'épée que Vulcans lui a forgée. Pallas aussi se distingue à la tête des Arcadiens et ose défier Turnus. Les lances des deux guerriers se rompent et tous deux sont démontés à la fois : ils tirent leurs épées et en échangent de rudes coups. Le fils d'Evandre fait voler en éclats les pierres qui ornent le casque de son adversaire ; mais celui-ci enfonce son glaive sous le haubert de Pallas :

Mors est ; ne li puet mais caloir  
Qui qui puisse la feme avoir,  
Ou soit Turnus ou Eneas.

Le vainqueur voit briller au doigt du mourant un anel

Que Eneas li ot doné ;  
D'or i avoit bien plus d'un' once,  
Od un lion fait d'un' jagonce.

Il l'en dépouille, mais un jour il s'en repentira,

Car por l'anel l'estut morir.

Tandis que Turnus s'emparaît de cet anneau, un archer, caché dans une nef, lui décocha une flèche qui le blessa légèrement : furieux, il s'élança dans le bateau et tua celui qui l'avait navré. Mais le poids du guerrier avait imprimé à la nef légère une forte secousse ; le câble qui la retenait au rivage se rompt, le vent se met à souffler, et voilà Turnus emporté en haute mer. Il ne toucha terre qu'au quatrième jour, sous les murs de la cité où demeurait son père *Dardanus* (*sic*) (1).

Pendant l'absence de leur chef, les Latins opposent à Eneas une vigoureuse résistance. Mort de Lausus. Mort de Messentius. La nuit sépare les combattants, et le lendemain Aventinus vient demander une trêve qui leur est accordée avec empressement. On brûle les morts de part et d'autre, et Eneas, avant d'en-

---

(1) Dans H. de Veldeke, *Dampnus*.

voyer le corps de Pallas à son père, adresse au mort une apostrophe touchante quoique un peu longue :

Tant par estiés biaux ier matin;  
So siel n'avoit si gent meschin,  
Em poi d'ore te voi mué,  
Noirci et tot descoloré!

.....  
.....

Dolce jovente, gentils cose,  
Si est de toi com de la rose :  
Car, puis que la rose est coillie,  
Li solaus l'a tost brusellie.

En recevant le corps de Pallas, son père et sa mère éclatent en plaintes et en gémissements : sa mère surtout accuse les Troyens et les maudit. Evandre fait accomplir les cérémonies d'usage, puis il ordonne de porter son fils en une voute :

Li volte fu tote roonde;  
Plus bele n'ot en tot le monde;  
N'i ot fenestre ne veriere  
Ne mais une sole deriere.  
D'argent estoit tos li chasis,  
De jagonces et de berils.  
Defors fu tote li maisiere  
De bon marbre fors et entiere.  
Li qarel sont de mil colors,  
Taillé à bestes et à flors.  
Li couverture par desus  
Fu tote faite d'ebenus;  
Une aiguille ot amont levée,  
De fin argent bien sororée (1).  
Tresieté i ot trois pommiaus :  
Sor cel amont sist un oisiaus  
Qui fu de fin or tresietés.

Pallas, soigneusement embaumé, fut placé dans un sépulcre que soutenaient quatre lionceaux :

Iloc firant dos vers escrire  
Qui resonent et volent dire :  
En cest tombel gist ci dedens

---

(1) Surdorée.

Pallas li prox, li biar, li gens  
 Qui fils fu Evandre le roi ;  
 Turnus l'ocist en un tornoi.

Le sépulcre fut scellé avec du *betum*, et une lampe d'or suspendue au-dessus :

D'or estoit tote la chaaine ;  
 La lampe estoit de basme plaine :  
 Ce fu mervillose riquece.  
 De besto en estoit li mece,  
 Une pierre que on alume :  
 Tel matere a et tel costume,  
 Ja nule fois n'estaindera  
 Ne nule fois ne deffera.

Nous revenons à Laurente, où Latinus, entouré de ses barons, tient conseil. Vive altercation de Turnus et de Drances ; au milieu de la discussion, on vient annoncer que les Troyens marchent contre la ville. L'assemblée se sépare et l'on court aux armes.

Atant Turnus point le ceval  
 Et vint juscà la porte aval ;  
 Illeuc a Camille trovée,  
 Qui l'atendoit là tout armé.

Il parla à la pucelle et l'engagea à tenir tête aux Troyens en avant de la ville, tandis que lui-même irait se mettre en embuscade dans une *sapoie*.

Camille issi fors au tornoi ;  
 C. pucele mena o soi.

A la vue de ces femmes qui s'avançaient vers eux couvertes de brillantes armures, les Troyens crurent que c'étaient autant de déesses : pleins de respect et de frayeur, ils se laissèrent d'abord chasser et tuer sans résistance. Mais une flèche lancée au hasard, ayant frappé et fait tomber de son cheval une des *mes-cines*, ils connurent leur erreur et reprirent l'offensive. Tar-chon poussa même l'audace jusqu'à provoquer Camille en l'insultant grossièrement : il paya de sa vie sa témérité. Elle le tua, lui et bien d'autres, jusqu'à ce qu'enfin elle tombât à son tour sous la flèche d'Arrons, au moment où elle dépouillait le prêtre Cores de son beau casque. Une de ses pucelles châtia le meurtrier ; mais la mort de l'héroïne mit un terme au tour-

noi. Les combattants se séparèrent après avoir conclu une trêve de huit jours.

Pendant la nuit, Eneas vint asseoir son camp sous les murs même de Laurente : les tentes des Troyens étaient magnifiques, surtout celle de leur chef.

Li tres estoit de c. colors  
Tailliés par bendes et par flors ;

Ce pavillon ressemblait à un chastel. Grande fut la stupéfaction des Latins, le lendemain matin, quand ils l'aperçurent : ils crurent que les Troyens avaient, en une nuit, bâti une forteresse en face de leurs murs.

Cependant Turnus pleurait la mort de Camille et présidait à ses funérailles. Son *gentil cors* fut mis sur un tapis, enveloppé d'une *kiute* de *paile*, et l'on plaça sous sa tête un coussin.

La plume en estoit d'uns oisels  
Qui en ces terres là sus sont ;  
En lor palais li roi les ont :  
Cil oisel ont à nom Callade (1).  
Tel nature ont qu'un hom malade  
Puet on par als bien esprover,  
S'il doit morir ou respasser (2)  
Que un l'en amaine devant,  
Se il doit vivre en avant  
Li Callades le set et voit  
Enmi le vis li garde droit ;  
Et se morir doit de cel mal  
Il en mostre signe mortal ;  
S'il son cief torne altre partie,  
Li malades n'en vivra mie.

Après quinze jours de voyage, ceux qui portent le corps de Camille arrivent en son pays ; longue description de son tombeau.

Une liste ot d'or el' tombel ;  
Letres i ot fait à cisel.  
Son epitafe i ont escrit ,  
La letre sone, li vers dit :  
Ci gist Camille li pucelle,

(1) Cf. *Le Bestiaire divin*, éd. C. Hippeau, p. 89 et 204.

(2) Guérir.

Qui molt fu pros et molt ert bele,  
 Et molt ama cavalerie,  
 Si le maintint tote sa vie :  
 En porter armes mist s'entente,  
 Ocise fu desos Laurente.  
 Desor la tombe, en milieu droit,  
 Une caine d'or pendoit :  
 En le puelie estoit botée ;  
 D'iloc venoit aval doblée.  
 A l'un des cief de la caaine  
 Pendi li lampe qui fu plaine  
 D'un chier oile de tel maniere  
 Que molt jetoit clere lumiere.  
 Cele lampe fu alumée ;  
 Tos jors ardra mais adurée  
 Ne ja li fus n'estaindera,  
 Tos jors illoques ardera  
 Se on ne le brise ou abat.  
 Elle ert d'un' jagonce granat :  
 N'ot de son grant si chier vaissel,  
 En tot le monde ne si bel.  
 Li altres cies de la caaine  
 Qui le lampe conduist et maine  
 A un piler de travers vint ;  
 Un colons d'or en som le tint,  
 Soldés estoit sor la cimaise  
 De le tombe, ert asses en aise ;  
 Jamais li lampe ne caira  
 Tant com li colons le tenra.  
 Tos tans ades bien le tenroit  
 Se une cose nel' toloit.  
 Le destorber vous voel conter  
 Qui fait alques a redouter.  
 Un archier ot de l'autre part,  
 Tresietés fu par grant esgart ;  
 En droit le colon ert assis  
 Sor un perron de marbre bis :  
 Son arc tot entese tenoit  
 Et cele part visoit tot droit.  
 Li boions ert si empenés  
 Et si derciés et acesmés  
 Que le colon debot ferist  
 Tantost com li corde traisist.  
 Li archiers puet longes viser



Et tostans mais l'arc enteser,  
 Ja n'en istera li boïons,  
 N'en ara garde li colons,  
 Se uns las ne destent premiers  
 Qu'est par engin aparilliés.  
 Cil las est fait de bone soie,  
 Ne quit que on jamais tel voie.  
 A rejetoire ert afaitiés  
 Et estoit si aparilliés  
 Qu'il tenoit l'arc tendu tes tens.  
 Mais s'il venist un po de vens  
 Qui sofflast le rejetoire  
 Il destendit en icele oïre;  
 Et li archiers donques traisist  
 Dont fu li caaine rompue  
 Et li lampe toute espandue.  
 Or convient de vent se garder  
 Qu'on nel' laist laiens entrer,  
 Et com n'i laist nului soffler  
 Ne cose del' mont adeser;  
 Car se li boïons destendoit  
 Et li colons ferus estoit,  
 La lampe seroit lues keue,  
 Si esteroit tote perdue.

Chaque parti avait enseveli ses morts, et la lutte allait recommencer, quand Turnus déclare qu'il veut mettre un terme à la guerre en provoquant son rival à un combat singulier. Le roi Latin cherche à l'en détourner; mais rien ne peut fléchir le bouillant guerrier : la trêve est prolongée de huit jours, et le huitième aura lieu le duel fatal. C'est au moment où Latinus et Amate supplient Turnus de renoncer à son funeste projet que, dans Virgile, Lavinie paraît pour la première et la dernière fois. Cette rapide et gracieuse apparition, à laquelle le poète romain ne consacre que six vers, a inspiré à notre trouvère un long et curieux épisode que nous allons transcrire en entier.

En sa chambre estoit la roïne,  
 Premiers araisona Lavine :  
 Fille, fait el', bien sai et voi  
 Que cis mar est venus par toi  
 Qui à escil met cest pais  
 Et dont tant home sont ocis.  
 Turnus te velt prandre qui t'aime

Et Eueas sor lui te claiame  
 Et par force te velt conquerre;  
 Mais il le fait plus por la terre  
 Que il face por toie amor.  
 Jamais ne t'amerai nul jor  
 Se puis savoir en nul endroit  
 Que de s'amor nient te soit.  
 Lui ne dois tu de rien amer,  
 Mais ton corage en dois torner,  
 Et covoir que Turnus t'ait  
 Qui por t'amor sa terre lait,  
 Por toi sole qu'il velt avoir;  
 Molt par l'en dois bon gré savoir.  
 Ne l'aimes tu de bon corage?  
 Par foi tu es de tel aage  
 Que tu dois bien savoir d'amours  
 Les leescs et les tristours  
 Et les regars et les cligniers.  
 Tu te dois traire volentiers  
 Envers celui qui forment t'aime;  
 Et lui qui par force te claiame  
 De tot ton cuer le dois haïr,  
 Qui ton signor te velt tolir.  
 Turnus est pros, sel' dois amer.  
 — Je ne m'i sai pro atorner.  
 — Et tu l'apren. — Dites le moi  
 Que est amor? — Ne sai par foi;  
 Je ne t'en puis nient descrire.  
 — Qu'en sarai donc se ne l'oi dire?  
 — Tes cuers t'aprenra à amer.  
 — Si n'en orai altrui parler?  
 — Tu nel' soras ja par parole.  
 — Tos tans en quit dont estre fole.  
 — Ains en poras tost estre aprise.  
 — Confaitement, et en quel guise?  
 — Comence, asses en saras puis.  
 — Et je comment, quand je ne truis  
 Qui me die que est amors?  
 — Je te dirai de ses dolors,  
 De sa nature que j'en sai;  
 Bien me sovient que je amai;  
 A paine en puet dire nient  
 Qui n'a amé et qui n'en sent.  
 S'or avoies une infermeté

Mieus saroies par vérité  
Des angoisses que sentiroides  
Et des dolors que aroides ;  
Qui t'en vouroit donc demander  
N'en saroies mieus raconter,  
Qui en seroies bien chertaine  
Que je qui en seroie saine,  
O je mieus le diroie asés ?  
— Est dont amors infermetés ?  
— Nenil, mais molt petit en falt.  
Une fievre quartaine valt ;  
Pire est amor que fievre ague ;  
N'est pas retor quant on'en sue.  
D'amors estuet sovent suer,  
Et refroidir, fremir, trambler,  
Et sospirer et bailler,  
Et perdre tot boire et manger,  
Et dejeter et tressaillir,  
Muer color et espasmir,  
Giendre, plaindre, palir, penser,  
Et soglotir, vellier, plorer ;  
Ce li estuet faire sovent  
Cil qui bien aime et qui s'en sent.  
Tels est amors et sa nature.  
Se tu viels metre ta cure,  
Sovent t'estavra endurer  
Ce que tu m'os ci raconter,  
Et asses plus. — N'en ai que faire.  
— Pourquoi ? — N'en puis nient mal traire.  
— Cil mals est dols, ne l'eschiver.  
— Ainc de bon mal n'oi parler.  
— Amors n'est pas de tel nature  
Com altres mals. — Je n'en ai cure.  
— Et jà est ce tant dolce cose.  
— Je n'en ai soing. — Or te repose :  
Tu ameras encor ce croi ;  
Si n'en feras nient por moi.  
Ne m'en poras longes deceoir.  
Sel' puis savoir ne aperceoir  
Que ton coeur voelles atorer  
Al' traitor de Troie amer,  
A mes dos mains t'estuet morir.  
Ce ne poroie je sofrir.  
Turnus t'aime, si te velt prandre,

Vers lui dois tu d'amor entendre ;  
 Ames le, fille. — Je ne sai.  
 — Je t'ai montré. — Et je m'esmai.  
 — De coi? — Del' mal, de la dolor  
 Qui tostans va sivant amor.  
 — Et jà est ce tels soatume,  
 Soef trait mal qui l'acostume.  
 Se il i a un poi de mal,  
 Li bien s'ensuit tos par ingal :  
 Ris et joie vient de plorer  
 Et grans depors vient de pasmer,  
 Grans liece vient de sospir,  
 Fresce color vient de palir ;  
 Baisier vienent de baaillier,  
 Embracemens vient de vellier ;  
 Encore suit li grant dolcors  
 Qui tost sane les mals d'amors,  
 Sans erbe boire et sans racine,  
 A cascun mal fait se mecine ;  
 Ni estuet metre ongent n'entrait.  
 La plaie saine que il fait ;  
 Se il te velt un poi navrer,  
 Bien te sara apres saner.  
 Garde el' temple confaitement,  
 Amors est painte soltiment,  
 Et tient dos dars en sa main destre  
 Et une boiste en le senestre :  
 Li uns des dars est d'or en som  
 Qui fait amer, l'altres de plom  
 Qui fait haïr diversement ;  
 Si navre et point amor forment.  
 Ensi est pains tos par figure,  
 Por bien demostrer se nature :  
 Li dars mostre qu'il puet navrer,  
 Et li boiste qu'il set saner.  
 Sor lui n'estuet mire venir  
 A le plaie qu'il velt garir.  
**Il tient le mort et le santá.**  
**Lues resane quant a navré.**  
**Molt doit on bien sofrir amor**  
**Qui plaie et saine en un sol jor.**  
**Molt dois estre de li privée ;**  
**Desor te pues caindre d'espée ;**  
**Bien dois estre de sa majsnie.**

S'à lui t'eres aproismie,  
 Molt ameroies son servise ;  
 En poi d'ore t'aroit aprise  
 Ce que por moi faire ne vels.  
 Se tu t'en plains et tu t'en dels,  
 Totes voies t'embelira ;  
 Se t'en a mal, molt te plaira ;  
 Entens i tu encor nient ?  
 — Quant je ne l'oi, ne sai coment.  
 — Ne te di-je les trais d'amer ?  
 — Molt me samblent sur et amer.  
 — Jà vient apres li grans docors.  
 — Asés en a on mains dolors.  
 — Amors saine quant a navré.  
 — Molt est ancois chier acaté.  
 — De quel cose ? — De mal sofrir.  
 — Molt estuet chier espeneir  
 Le bien ançois que on en ait.  
 — Fols est qui a escient fait  
 Ce dont quide tant maïs avoir ;  
 Or l'oi nomer, nel' quier savoir ;  
 Or suis en pais et a repos,  
 Ne m'i metrai, car je ne os,  
 En tel destroit dont je n'ai cure.  
 Fors est li mals à desmesure,  
 N'entreprendrai oan amor .  
 Dont quit avoir mal ne dolor.  
 Moult est salvage la meschine ;  
 Atant le laie la roine,  
 Ne le volt de plus efforchier,  
 Quant voit que ne li a mestier.

---

Eneas issi de sa tente  
 Et esgarda devers Laurente.  
 Tot desarmés à grant compagne  
 Fu à ceval enmi la plagne  
 Qui ert aval desos la tor.  
 Cil de la vil li pluisor  
 Vont as creniaus del' mur ester  
 Por les Troiens esgarder.  
 Ce dient tos communement  
 Que so siel n'a si bele gent :  
 Bien sont vestu et conréé ;

Mais tos les passe de belté  
 Eneas qui lor sire estoit.  
 Cascuns le loe qui le voit,  
 Dient que molt est gens et biaux;  
 Grant los en font par les creniaus.  
 Lavine fu en la tor sus,  
 D'une fenestre esgarda jus,  
 Vit Eneas qui fu desos,  
 Forment l'esgarda desor tos;  
 Molt li sambla et bel et gent.  
 Bien a oi comfaiement  
 Le loent tos par la cité  
 Et dé proece et de biauté.  
 Bien le nota en son corage,  
 Là ù el' fu en son estage.  
 Amors l'a de son dars ferue.  
 Ains qu'ele fu d'iloc meue  
 A el' cangié cent fois color.  
 Or est cheue es las d'amor :  
 Voille u non amer l'estuet.  
 Quant voit qu'eschiver nel' puet,  
 Vers Eneas a atorné  
 Tot son corage et son pensé :  
 Por lui l'a molt amor navrée.  
 La sajete li est colée  
 Desi el' cuer sos la mamele.  
 Tote ert sole la damisele ;  
 L'uis de la cambre ala fermer.  
 Revint à la fenestre ester  
 Là ù recut le colp mortal :  
 D'iloc regarde le vassal.  
 Ele comence à tressuer,  
 A refroidir et à trambler ;  
 Sovent se pasme et si tressalt,  
 Soglot, fremist, li cuers li falt ;  
 Dejete soi, sofle et baaille ;  
 Dont l'a-amors mise en se taille ;  
 Crie, plore, gemist et brait,  
 Ne set encor qui ce li fait,  
 Qui son corage li remuet ;  
 Demente soi quant parler puet :  
 Lasse! fait ele, que ai je  
 Qui m'a surprise, que est ce ?  
 Or ains estoie tote saine,

Or sui tote espamie et vaine.  
Dedens le cors une ardor sent :  
Mais ne sai prou qu'issi m'esprent,  
Qui mon corage me remue  
Si que j'en sui tote esperdue,  
Dont mes cors sent dolor mortal ;  
Je ne sai mais se c'est li mal  
Dont ma mere m'acontoit ier,  
Dont el' me voloit ensagner.  
Ne sai amor u com a nom,  
Mais ne me fait se tot mal non.  
Je quit, mon escient, je aim ;  
Des or venrai bien à reclaim.  
Je sent les maus et les dolors  
Que ma mere me dist d'amors.  
U est li rasoagemens  
La boiste et tos li ongemens ?  
Ce me disoit ier li roine  
Que amor porte se mecine,  
Et qu'il saine soef se plaie ;  
Ne quit que jà socors en aie.  
Quant sa mecine me demore,  
Ne sai lasse qui me socore ;  
Je quit que li boiste est perdue  
U li pusons est expandue.  
Bien sai por tant que je en sent  
Que m'a navrée malement.  
S'il ne resaine tot ma plaie,  
Dont est malvaise sa manaie.  
Ahi lasse ! tant mals imui ;  
Jà m'estrangoie je de lui ;  
Son vengement en a bien pris,  
A grant effroi a mon cuer mis.  
De sa maisnie m'estuet estre.  
Cil m'a saisie à la fenestre  
Dont le troien agardoie ;  
Nule garde ne m'en donoie  
Que je l'amaisse à ceste fois.  
Molt est par lui mes cuers destrois.  
Ore pantoise et or tressalt,  
En petit d'ore ai froit et calt.  
Le troien m'estuet amer,  
Mais il le me convient celer,  
Que jà la roine nel' sace

Qui m'en destraint et m'en manace ;  
 Ne velt que à lui aie amor.  
 Qu'en puis je, lasse, se je plor !  
 Or l'aim hui, ier m'en ert petit. ....  
 Fole Lavine, qu'as tu dit ?  
 Amors me destraint molt por lui.  
 Et tu l'eskives, si le fui.  
 Nel' pui trover en mon corage.  
 Jà en ert tu ier si salvage.  
 Or m'a amors tote dontée.  
 Molt malement t' i es gardée.  
 Molt m'en ert pou jehui matin,  
 Or m' i fait traire male fin ;  
 N'aimerai pas longues issi.  
 Porcoi t'arestoies tu ci  
 Por le Troien esgarder ?  
 Bien t'en peusses consirer.  
 Porcoi ? ne fu nient savoir  
 Que le venis ici veoir.  
 Maint altre en ai je jà veu,  
 Ainc mais de nul rien ne me fu.  
 L'on n'aime pas quanques on voit ;  
 Trop par seroie à grant destroit,  
 Se ne pooie home agarder  
 Que moi ne l'esteut amer,  
 Et mervelles en ameroie  
 U molt poi j'esgarderoie.  
 Ai je forfait por ce quel' vi ?  
 N'aura amor de moi merci ?  
 Il me navra en mon esgart,  
 En l'oïl m'a pointe de son dart  
 De celui d'or qui fait amer ;  
 Tost le me fist el' coer coler.  
 Je quit que sole sui navrée :  
 Dont m'a amor à tort menée.  
 Li Troiens ne s'en sent nie,  
 Ne li est gaires de ma vie  
 Garder ne daingne ceste part.  
 Amors l'a point, je quit, del' dart  
 Qui est de plum, qui fait haïr.  
 Dont m'en estora il morir.  
 Lasse ! coment porai durer,  
 Se je ne truis d'amor mon per !  
 Ce m'est avis que je foloi



Sel' voel amer et il n'aimt moi.  
 Il estuet dos en une cople,  
 Et cascuns soit à l'autre sople,  
 Et face li ses volentés.  
 Or sai je jà d'amor assés.  
 Bien me disoit ma mere voir,  
 Ne pooie pas tant savoir  
 Par nul altre come par moi.  
 Molt en suis sage, molt i voi;  
 Amors à l'escole m'a mise,  
 En poi d'ore m'a molt aprise:  
 Amors, molt sai bien ma leçon,  
 Or ne m'as tu lit se mal non;  
 Del' bien me redevroies lire.  
 Or m'a navrée, or soies miré;  
 Amors, car me sane ma plaie;  
 Molt est malvaise ta manaie.  
 Je ne te sai tant bel prier,  
 Que tu ne voille rien aider.  
 Tu me maines à grant desroi,  
 Il m'estora clamer de toi.  
 A qui ferai je ma clamor?  
 Qui me puet faire droit d'amor?  
 Sos qui maint il, en quel justice,  
 Je ne sai sa reseantise (1).  
 Sor lui n'a signor en nul liu  
 Molt tient legierement son fu.  
 Car quanqu'il velt a en destroit;  
 Ne fait por nului tort ne droit.  
 Amors, tu m'as tórnée el' val,  
 Amors, car m'aliege cest mal.  
 Amors, en ceste novelté,  
 Me demaines trop grant fierté.  
 Amors mis m'as el' cors la rage;  
 Un sol petit me rasoage  
 Qui me puisse rasoeler;  
 Mieus en porai mal enduren.  
 Je suis une meschine fole:  
 De novel m'a mis à escole.  
 Tot ai apris en mains d'un jor,  
 Les mals, les paines, la dolor;

---

(1) Proprement : droit de *résidence* dû au seigneur.

Forment m'en plaing et molt m'en doel ;  
 Amors, car retorne le foel,  
 De l'autre part m'i fai garder.  
 Des ore devroie taster  
 Del' bien et de la soatume ;  
 El' cors m'as mis une amertume  
 Pior de suie ne de fiel ;  
 Amors redone moi del' miel ;  
 Si rasoage ma dolor  
 Par aucune bone sabor.  
 Bien sai des mals que tu sai faire,  
 Ne mais del' bien ne sai je gaire :  
 Encor ne m'en as mostré mot.  
 Que as tu fait de l'antidot  
 Que soloies od toi porter  
 A tes males dolors saner ?  
 Amors, troblé m'as mon corage ;  
 Il i part bien à mon visage :  
 Vis m'est que sui tote muée  
 Et palie, descolorée.  
 Ma mere set molt de tel rien,  
 Ele s'en apercevra bien  
 A mon viaire, à ma color,  
 Que s'oprise sui molt d'amor.  
 S'el' me demande que je ai,  
 Et se je aim, que li dirai ?  
 Comment li porai je celer ?  
 El' me verra color muer,  
 Fermir, trambler et espasmir,  
 Et sospirer, taindre et palir ;  
 Se je li coil, bien le sara  
 Al' samblant que ele verra.  
 Ne puis mentir que ne li die  
 Que je aim, nel' celerai mie ;  
 Et s'el' me demande apres qui,  
 Comment li nomerai celui  
 Dont ele m'a tant devéé ?  
 Se je l'en conois verité,  
 Elle m'ocira : Et moi que calt ?  
 Altre mecine ne me valt ;  
 Ne quit avoir altre confort  
 N'autre mecine que la mort.  
 Je l'ai emprisi trop folement.  
 Si deusse faire autrement :

Je ne deusse m'amor pas  
Atorner si vers Eneas ;  
Nus n'en deust aler avant ;  
N'en deusse plus amer l'un,  
Mais bel semblant faire à cascun,  
Et faire si comment qu'alast :  
Liquels qui d'als me desrainast  
Ne m'en peust savoir mal gré  
Que l'autre eusse ancois amé.  
Ne sai que est à avenir :  
Si deusse m'amor partir  
Que cascuns l'eust ingalment ;  
Ne me nuisist je quide nient.  
L'un et l'autre deusse atraire ;  
Ensi deusse je bien faire ;  
Se les amaisse amb dos issi,  
Dont ne falsisse à un ami :  
Liquels qui fust mors et venqus,  
Je eusse l'un de mes drus.  
Fole Lavine, qu'as tu dit ?  
Ore ses tu d'amor petit ;  
Peut on dont si canger amor ?  
Or le tiens tu por cangeor ?  
Bone amor va tant solement  
D'un sol a autre siglement :  
Puisque on vielt le tierc atraire,  
Ileuc n'a gius amor à faire.  
Qui bien velt loialment amer,  
Son compaignon ait et son per,  
Del tierc apres ne sai je mie.  
Plus samble ce marceandise ;  
Joer puet on bien as pluisors,  
Mais ne sont pas vraies amors  
Dont on apele dos ou trois.  
Ne tient d'amor preceps ne lois  
Qui plus que un en velt amer :  
Ne se volt pas amor dobler.  
Par foi, je n'amai pas ainsi.  
Eneas tieng por mon ami.  
Je l'aim, ce ne ferai je mie  
Que de m'amor face partie.  
Ne li voel par d'amor boisier ;  
Od lui ni aura parconier.  
Qui que m'en doie avenir,

Jà de s'amor ne quier partir.  
 Je ne sai mie core à cange.  
 Molt estoie ier d'amors estrange :  
 Or sai je molt de sa nature ;  
 M'entente i metrai et ma cure.  
 Or me repent, et or le voel ;  
 Or ne m'est gaire, si m'en doel ;  
 Or sent mon coer, or voel amer ;  
 Or en volroie molt parler,  
 S'or trovoie qui m'escolast  
 Et mon conseil bien me celast :  
 J'en saraie maint bon trait dire.  
 Se il m'a fait coros et ire,  
 Refera moi bien, à cort terme.  
 Onques mes iels ne jeta lerne  
 Qui ne me soit tos mis en liu :  
 Joie en arai et pris et giu.  
 Je n'ai eu dolor et mal,  
 Ne me rande tot par ingal  
 Le bien empres et la dolcor ;  
 Molt me plaira al' cief del' tor.  
 Ne sai, lasse ! quant ce sera.  
 Bataille ont prise ; qui vaincra  
 Sans chalange me doit avoir ;  
 Mais une rien quit bien savoir :  
 Se Turnus vaint, ne m'ara mie.  
 Je voil ancois perdre la vie,  
 Se Eneas i est ocis,  
 Que jà Turnus soit mes amis.

Tant entendì la damisele  
 A desrainier s'amor novele,  
 Que Eneas s'en retorna :  
 Va s'ent qu'il ne la regarda.  
 Dont quida el' de dol morir,  
 Et fist un molt parfont sospir ;  
 A tere chiet, si s'est pasmée,  
 Et dist, quant fust sus relevée :  
 Lasse, dolente ! Que fait il ?  
 Retorne s'en, par foi, oil.  
 Et si ne parlera à moi !  
 De ce ne prent il or conroi.  
 Je ne quit pas qu'ensi s'en alt.  
 Fole, caitive, toi que calt ?

Trop m'en calt il, car il m'a morte.  
 Et il portoi ? Mon coer emporte :  
 Il le m'a de mon sain emblé.  
 Molt folement l'ai dont gardé.  
 Mes cuers avôlc le sien s'en vait :  
 Hors de m'aissele le m'a trait.  
 Amis, vous ne retornes mie ;  
 Molt vous est poi de votre amie.  
 Ne puis avoir de votre part  
 Un sol samblant, ne un regart.  
 Je sui tôte mise en vos mains :  
 Que calt, quant n'en estes chiertains,  
 Que je vous aim de bon corage ?  
 Ne m'en os croire à nul message,  
 Par qui vous fesisse savoir  
 Que m'amisté poes avoir.  
 Et nequendent bien troveroie  
 Par qui mander, mais je crindroie  
 Moi tenissies por prinsaltiere,  
 Se vous mandoies amor premiere.  
 Et quant m'aries sans contredit,  
 Ce qui sera jusqu'à petit,  
 Vous quideries qu'en tel atrait,  
 Come je aroie à vous fait,  
 Redeussé je faire aillors ;  
 Noveliere fuisse d'amors.  
 Amis, ce ne quidiés vous mie :  
 Se puis de vous estre saisie,  
 La vostre amor ne cangerai ;  
 Soies seurs, se je vous ai ;  
 Ne soies jà de moi jalos,  
 Ja n'amerai home fors vos.

La meschine ert à la fenestre,  
 Ne pooit dire tot son estre,  
 Ne ce quel' sent de son ami.  
 Quant voit que il s'en vait issi,  
 Od l'oel le suit tant com el' puet,  
 Garde soentre, ne se muet,  
 Desi que nel' puet mais veoir ;  
 Trestout le jor desi qu'al' soir,  
 Estut iluec, si esgarda  
 Le liu par ù il s'en ala :  
 Molt li sembloit la voie bele.

Tant entendi la damisele  
 Al' esgarder et al' doel faire  
 Et al' plorer et al' mal traire;  
 Ainc ne se velt d'iloc movoir  
 Desi que nel' pot mais veoir:  
 Encor adont envis (1) s'en torne.  
 Por droit nient s'ala colchier:  
 Car tote nuit l'estut vellier,  
 Et dejetet et tressaillir,  
 Descovrir soi et recovrir;  
 El' lit se torne d'en travers,  
 Primes adens, puis à envers,  
 Et met son cief as pies del' lit.  
 La nuit ot poi de son delit.  
 Trait ses caveus, bat sa poitrine;  
 Grant dolor maine li mescine.  
 Asses avoit mal en vellant,  
 N'avoit noient mieus en dormant.  
 Quant li tresaloient li oel  
 Qui sovent erent en remoel,  
 Dont li ert vis qu'el' le tenoit:  
 De la joie qu' ele en avoit,  
 Tornoit soi en cele freor,  
 Si embracoit son covertor.  
 Et quant ele se porpansoit  
 Que n' i ert pas, si se pasmoit.  
 El' cors li ert li fus qui l'art.  
 El' se tornoit de l'autre part,  
 Relevoit soi, si s'aséoit,  
 Et dont se recolcoit à droit;  
 Et apeloit celui de Troie,  
 Tot soavet, que nus ne l'oie.  
 Entre ses dens dit belement:  
 Amors, me maine malement,  
 Le jor ai mal et la nuit pis.  
 Amors, ne t'ert gaire de pris  
 D'ocire une pucele tendre,  
 Qui ne se puet à toi deffendre.  
 Tu m'apreis hui grant leçon;  
 N'i ot un mot se de mal non.  
 Car me relis de ta mecine.

---

(1) Invita.

Repose toi, fole Lavine,  
 Bien dois ceste leçon fermer ;  
 Trop le sai je bien recorder ;  
 Entent i dont, si le retien ;  
 Trop ai de mal, poi sent de bien.  
 Amors, de ma vie n'as cure :  
 Trop me maines male aleure.  
 A ce que m'as cargié grant fais,  
 Morir m'estuet, se je nel' lais ;  
 Le sostenir et l'encauchier  
 M'esmaie molt de[s] l'aprouchier.

Molt traist la nuit mal li mescine  
 Et l'endemain quant li roine  
 La vit issi descolorée  
 Sa face et sa color muée,  
 De son estre li demanda.  
 Ele li dist que la fievre a.  
 Bien sot la mere que mentoit,  
 Autrement ert que ne disoit.  
 Ele la vit primes trambler,  
 Et dont enes le pas suer,  
 Et sospirer, et bailler,  
 Taindre, noircir, color cangier.  
 Bien sot qu'amor l'avoit saisie,  
 Qu'il le tenoit en sa baillie.  
 Demanda li se ele amot.  
 Celé li dit qu'onques ne sot  
 Que est amor, ne que set faire.  
 La roine ne l'en croit gaire  
 Queque li die que ele n'aint ;  
 El' dist : Je conois bien cest plaint,  
 Et ces sospirs qui si lonc sont,  
 D'amor viennent, de molt parfont ;  
 Plaint et sospir, qui d'amor viennent,  
 Sont molt traitis, pres del' coer tiennent.  
 Fille, tu aimes, ce m'est vis.  
 — Ainc de tel giu ne m'entremis.  
 — Tu ses des trais de sa nature.  
 — Ne sai que c'est ne n'en ai cure,  
 Qui qu'en soit malades ou sains.  
 — Tes vis en est pailles et tains :  
 Amors t'a pointe, bien le voi ;  
 Sel me coiles, ne sai porcoi.

Tu nel' me dois mie celer,  
 Ce m'est molt bel, se veus amer :  
 Turnus t'aime molt a lonc tens.  
 Je ne t'en sai nient mal gré,  
 Je le t'ai bien amonesté,  
 Et bien t'en ai à voie mise.  
 Bel m'est que je t'en ai souprise.  
 Or prant conrois que il le sace  
 Que tu l'aimes. — Jà deu ne place,  
 Qu'il m'amor ait. — Non ara il ?  
 Comment ne l'aime tu ? — Nenil.  
 — Et jà voel je. — Vous l'amés bien.  
 — Mais tu l'aimes. — Ne m'en est rien.  
 — Jà est il biaux et pros et geps.  
 — Poi m'en toce à mon coer dedens.  
 — Bien as en lui salve t' amor.  
 — Je ne l'amerai jà nul jor.  
 — Et qui as tu dont enamé.  
 — Vous jà aves tot oublié  
 Le premeraine question,  
 A savoir, se je aim u pon.  
 — Cel sai je bien et prové l'ai.  
 — Cel saves dont que je ne sai.  
 — Ne ses ? — Jà se sai les dolors ;  
 Dont n'a on mal ne mais d'amors ?  
 — Oil asses ; mais nequendent,  
 L'om puet avoir apertement,  
 A ce que tu es paile et vaine,  
 Que tu te muers et si es saine.  
 Tu aimes bien, n' as altre mal ;  
 N'a pas infermeté mortal,  
 L'on en a paines et dolors,  
 Mais longement vit on d'amors.  
 Bien sai que surprise est d'amer.  
 — Ce m'aves encor à prover.  
 — N'i estuet altre pròvement.  
 On le voit bien apertement.  
 — Pites le vous por mes dolors ?  
 A-t-on tels angoïsses d'amors ?  
 — Oil, et de plus fors assés.  
 — Ne sai dont vous m'araisonés,  
 Mais grant mal et grant dolor sent.  
 — As tu de nul home talent ?  
 — Nenil fors un, d'autre n'ai soing.



Molt me desplaît que tant m'est loing.  
 — Que t'en samble? que t'en est vis?  
 — Que ensamble fuissions tot dis;  
 Molt me fait mal quant je nel' voi  
 Et que il ne parole à moi;  
 Quant je nel' voi si n'ai dolors,  
 — Par foi, tu l'aimes par amors.  
 — Comment, aime l'on dont issi?  
 — Oil. — Dont sai je bien desi  
 Que je aim bien, mais ne savoe  
 Je hui matin que je avoie.  
 Dame je aim, nel' quier noier,  
 Vous m'en debes bien conseilher,  
 Quant or est si mes cuers destrois.  
 — Si ferai-je, se tu me crois.  
 Tu me dois bien dire porqui.  
 — Je n'en os, dame, car je qui[de]  
 Que vous m'en seussies mal gré;  
 Vous le m'aves molt desloé,  
 Vous m'en aves molt castoïé,  
 Tant m'en suis-je plus aproismié.  
 — Amors n'a soing de nul casti.  
 — Se vous nomoie mon ami,  
 Je criendroie que vous pesast.  
 — Onques ne quit que bien amast  
 Qui nul amant velt castoier.  
 — Je aim, nel' puis or mais noier.  
 — Dont n'a nom Turnus tes amis?  
 — Nenil, Dame, je vous plevis.  
 — Et comment dont? — Il a non : E,  
 Dont sospira, puis redist : NE,  
 D'iloc à piece noma : AS,  
 Tot en tramblant le dist et has.  
 La roine se porpensa,  
 Et les sillehes assembla.  
 — Tu m'as dit E et NE et AS,  
 Ces letres sonent Eneas.  
 — Voir voire, dame, ce est il.  
 — Si ne t'ara Turnus? — Nenil,  
 Jà n'en arai lui à signor;  
 Mais à cestui otroi m'amor.  
 — Que as tu dit, fole desvée?  
 Ses tu, à qui tu tes donée?  
 Cil cuivers est d'itel nature

Qu'il n'a gaires de feme cure.  
 Il prise plus le plain mestier :  
 Il ne velt pas bische cachier,  
 Molt par aime car de maslon.  
 Il proiserait mieu un garçon  
 Que toi ne altre à acoler.  
 A feme ne sot il joer.

.....  
 En ce sont Troiens nori.  
 Molt par as folement coisi.  
 N'as tu oi comfaiement  
 Il mena Dido malement ?  
 Onques feme n'ot bien de lui.  
 Non aras tu si com je qui[de],  
 D'un traïtor, d'un sodomite.

.....  
 Cis siecles prinderoit tost fin,  
 Se tot li home qui i sont  
 Estoient tel par tot le mont.  
 Jamais feme ne concevroit.  
 Grant sofrate de gent seroit ;  
 N'on ne feroit jamais enfans ;  
 Falroit li siecles ains set ans.  
 Fille, molt as le sens perdu,  
 Qui de tel home a fait ton dru,  
 Que jà de toi n'en ara cure,  
 Et qu' issi fait contre nature ;  
 Les homes prant, les fames lait ;  
 La nature al' cople deffait.  
 Garde nel' me dire jamais :  
 Ces amistés voel que tu lais  
 Del' sodomite, del' coart ;  
 Ton corage torne altre part.  
 Aime celui qui t'amera.  
 Ce est Turnus que set ans a  
 Que mis i a tele s'entente :  
 Garde que il ne s'en repente.  
 Que t'a forfait ? — Moi ? nule rien.  
 — Car l'aime dont et sel' retien.  
 — Altre ai coisi, je nel' puis faire.  
 — Si, ne te pues d'amor retraire ?

— Nenil, par foi, n'est mie gas.  
N'est Cupido frere Eneas,  
Li deus d'amor qui m'a conquise,  
Vers son frere m'a si esprise?  
Quel deffense a encontre amor?  
N'i valent pas castel ne tor,  
Ne halt palais, ne halt fossé.  
So siel n'a cele fermeté  
Qui se puisse vers lui tenir,  
Ne son assalt longes sofrir..  
Parmi set murs traitroit son dart  
Et naverroit de l'autre part :  
L'on ne se puet de lui garder.  
Le Troiens m'estuet amer :  
Por lui me tient en grant destroit.  
Quidies vous dont que bel me soit,  
Et que jel' face de mon gré?  
Ce est contre ma volenté.  
Amors me tient en sa baillie ;  
Ne sai comment je contredie  
Ce que il velt, que je ne face,  
Ne por destroit, ne por manace.  
Qui contre aguillon escalcire,  
Dos fois se point tostans l'oi dire ;  
Je ne l'os mie corechier,  
Car del' tot sui en son dangier.  
Amors, je sui en ta baillie,  
En ton demaine m'a saisie :  
Amors, des or me claim de toi.  
Amors, ne faire tel des-roi,  
Plus soavet un poi me maine....!  
A icest mot perdi l' alaine  
Et pasma soi. Sole li lait  
La roine, si s'en revait ;  
En altre cambre on est entrée.  
Tote s'a Lavine pasmée :  
Ne pot durer n'en repos estre ;  
El' s'en rala à la fenestre,  
Là ù amors l'avoit saisie.  
La tente Eneas a coisie ;  
Molt volenters la regarda,  
Et cele part ses els torna :  
Et ne pooit ses els torner.  
Bientost, s' ele i peust voler,

Fust avoic lui al' pavillon.  
 Ne pooit penser s'a lui non,  
 Et redisoit al' chief del' tor :  
 En fol liu ai torné m' amor.  
 Car te repent, si fai que sage.  
 Jà n'en quit bien avoir corage.  
 Fole Lavine, aies mesure ;  
 N'atorne jà à ce ta cure,  
 Ne te puisses d'amor partir,  
 Tres que t'en vauras repentir ;  
 Qui puet amer en tel maniere  
 Ne retorne un poi ariere.  
 Puis que amor m'a si saisie  
 Et el me tient en sa baillie,  
 Ne m'en laist mie resortir  
 Ne à ma volenté partir.  
 Amors est molt de mal atrait,  
 Et qui l'aquelt envis le lait.  
 Trop l'ai sor moi laié monter,  
 Ne m'en puis mie delivrer ;  
 Mais bien me devroit alegier  
 Et l'orgilleus alques plaissier (1)  
 Por qui je sui en tel destroit.  
 Amors ne me fait mot de droit,  
 Quant je me plaing et il (2) s'en rit ;  
 Muir m'en et lui en est petit.  
 Mais que sai je de son pensé ?  
 Se il nel' m'a si tost mostré,  
 Il en puet estre altretant,  
 Com se il en mostrast semblant :  
 Sages hom est et atendra  
 Desi que tans et liu aura.  
 Et je que là ferai dolente ?  
 A mon oes est male l'atente ;  
 Ne puis mie tant endurer,  
 Ne mal sofrir, ne doloser,  
 Ne longement ne voel maltraire.  
 Comment, que poras tu dont faire  
 Et jà li voil faire savoir.  
 Quel message poras avoir ?  
 Je n'i quier nul altre que moi.

---

(1) Ploier, courber.

(2) Eneas.

Iras i tu ? Oie, par foi.  
 A grant vilté t'ert atorné.  
 Que calt, se j'ai ma volenté ?  
 Molt m'en ert poi que on en die.  
 Tais, ne di point tel vilenje,  
 Que jà feme de ton parage  
 Empraigne à faire tel oltrage,  
 Qu'un home estrange alt parler  
 Por soi offrir et presenter.  
 Atan un pou, jà t'ara il ;  
 Il t'en aroit tostans plus vil,  
 Et asses mains te priserait,  
 Ens en son coer, quant il t'aroit.  
 Que ferai dont ? celerai li ?  
 N'est drois que il le sace ensi.  
 Et comment dont ? Un poi atent ;  
 Li termes ert procainement  
 Que la bataille en estera,  
 Et, se il vaint, il te prandra.  
 Dont vienras tu à tos tens ;  
 Sofra un poi, ce sara grant sens,  
 Et s'il i est mors u vuenqua,  
 Et Turnus ert à ce venus  
 Que il te doie à feme prendre,  
 S'il pooit savoir et entendre  
 Que cestui eusses amé,  
 Tostans t'aroit mais en vilté.  
 De ce n'ai je nule paor,  
 Car lui n'arai je jà nul jor ;  
 Se Eneas i est conquis  
 Et par mesaventure ocis,  
 Ocirai moi, je n'en sai plus :  
 Jà Lavine n'ara Turnus.  
 Por lui ne quier je celer pas  
 Que mes drus ne soit Eneas ;  
 A lui me tiepg, coisi l'en ai.  
 Jamais d' amer ne li falrai.  
 Mais je ne sai comment le face,  
 Del' porcachier com il le sace  
 Que s'amor m'a à grant destroit.  
 Car ains que li bataille soit,  
 Li voil primes faire savoir ;  
 S'en ert plus fiers, al' mien espoir  
 Molt l'en trovera cil plus dur,

Se de m'amor est assureur :  
 Molt en prendra grant hardiment,  
 S'il selt d'amor onques nient.  
 Por moi se devra molt haitier,  
 S'il n'est de cel mauvais mestier  
 Dont la roine le blastenge,  
 Se ce est voir com puet si prenge,  
 Savoir m'estuet si com je qui[de]  
 S'il m'amera se je aim lui.  
 Tot escrirai en un brievelet :  
 Manderai [li] par un foillet  
 Tot mon estre et tot mon corage.  
 Asses porcacera message  
 Par qui li trametrαι l'escrit :  
 Il l'ara bien jusqu'à petit,  
 Ains demain nuit sora mon estre.

Adont leva de le fenestre  
 Et a pris enke et parchemin,  
 Si a escrit tot en latin.  
 La letre dist qui ert el' brief :  
 Salus mandoit el' premier cief  
 A Eneas son chier ami ;  
 Et dist empres qu'el' l'amoit si,  
 Ne li ert mais de nule rien.  
 N'ele n'aroit repos ne bien,  
 S'il ne pensoit prochainement  
 Qu'il li descovrist son talent,  
 Et a el' parcemin bien paint,  
 Que molt par l'angoisse et destraint  
 L'amors de lui, si qu'ele moert ;  
 Par molt grant dolcor le requiert.  
 Quant ot escrit ce que voloit,  
 Le brief a ploié molt estroit :  
 Commenca soi à porpenser  
 En qui el' se poroit fier,  
 Par qui li peust envoyer :  
 Ne s'en savoit pro consillier.  
 A la fenestre s'an rala,  
 Mist fors son cief, vers l'ost garda,  
 Et vit que Eneas venoit  
 Vers la cité, com il soloit.  
 Ele fu molt joiose et lie.  
 Il s'arestut une traitie

Pres de la tor de l'autre part ;  
 Puis le trives, n'i ot regart.  
 La damisele a le brief pris,  
 Environ la flece l'a mis,  
 D'une sajete barbelée :  
 La letre fu dedans tornée ;  
 Od un fil estroit le lia,  
 Et un archier en apela :  
 Amis, fait ele, trai me tost  
 Une sajete vers cele ost  
 Qui sont là jus sos ceste tor ;  
 Ici agaient tote jor ;  
 Je quit que ce sont lor espies.  
 Se les trives erent falies,  
 Bien ont veu et esgardé  
 U il a mains de fermeté  
 Et ù est pire à deffendre,  
 Et par iloc nous quident prendre.  
 Dame, fait-il, trives i a,  
 Et deffais qui les enfraindra.  
 N'ont nul regart, ne nous n'avons :  
 Bien l'ont affié li baron.  
 El' li a dit : Bien le pues faire,  
 Je ne te ruis (1) pas als atraire  
 Por ce qu'en doies nul ferir,  
 Mais por als faire departir :  
 Trai devant als, que il la voient ;  
 Ne peut chaloir s'il s'en effroient ;  
 Mais qu'il n'en i ait nul blecié,  
 Molt averiés mal exploitié.  
 Li archiers tent son arc d'aubor,  
 La sajete trait de la tor :  
 El chai sur l'eur (2) d'un fossé  
 U cil estoient assamblé ;  
 Pres cai d'als, mais ne fist mal  
 Ne à home ne à ceval.  
 Cil se traient un poi en sus,  
 Entr' als ce doivent que Turnus  
 Avoit les trives trespasées  
 Que il avoient afiées.  
 Eneas a dit à sa gent :

---

(1) De *rover*, comme *truis de trover*, etc.

(2) Ora.

## ESSAI

Signor, fait il, hastéement,  
 Voil envoier à la cité ;  
 Dont nous aviemes seurté  
 Et aviemes trives par foi  
 Quant enfraintes les ont sor moi.  
 Manderai lor que ne tieng mais  
 Vers neguns d'als trive ne pais.  
 Et s'il s'en voient deraissnier  
 Que il ne l'aient forfait premier  
 Et desor nous la trive enfraite,  
 La sajete qui nous fu traite  
 Soit mostrée, si s' proverons,  
 S'il le nient de traison :  
 Bien proverons que il ont tort.  
 Altre un de nous si le m'aport.  
 Un d'als corut, et si l'a prise,  
 A Eneas l'a el' puing mise :  
 Coisist le brief, sel' deslia ;  
 La damisele l'esgarda.  
 Eneas regarda l'escrit,  
 Bien a veü que li bries dit,  
 Et la letre voit et entend  
 Que Lavine l'amoit forment,  
 Et que segürs fust de s'amor,  
 Car jà n'aroit altre signor.  
 Tot a veu quanque manda,  
 Molt s'en fist lié, bien le cela ;  
 Ne velt que sa gent le seust,  
 Ne que nus d'als s'aperceust.  
 Devers la tor s'en retorna ;  
 Lavine vit, si l'esgarda,  
 Baisa son doit, si li tendi,  
 Et Eneas bien l'entendi  
 Que un baisier li envooit,  
 Ne mais savoir pas ne pooit  
 De quel savor ert li baistes ;  
 Il le seust molt volentiers ;  
 Tels c. l'en evoia le jor  
 De là ü éte ert en la tor :  
 Onques ne sot que il savoient (1)  
 Ne jusqu'à lui ne parvenoient.

---

(1) Quid saperent.



Il l'esgarda molt dolcement ;  
S'il ne s'entornast por sa gent,  
Ni regardoit pas de droit oel.  
Cele li tornoit à orgoel  
Et qu'il ne la daignast amer.  
Quant il la voloit regarder,  
Si commençoit de l'autre part  
Et puis conduisoit son regart  
Desi qu'en endroit il venoit,  
En itel point ses iels tenoit,  
Tant com pooit, li aficoit,  
En trespasant la regardoit.  
Maint samblant se fisrent d'amor :  
Quant vint à la vesprer del' jor,  
Si s'en repaire Eneas,  
Vers l'ost s'en ala tot le pas ;  
La cité regardoit sovent  
Et dont redisoit à sa gent  
Que molt par estoit li tors bele.  
Plus le disoit por la pucele  
Qu'il ne faisoit por la maisiere.  
Al' pavillon revint ariere ;  
Il descendi devant sa tente :  
Ses corages ert à Laurente.  
Amors por la fille le roi  
L'ot molt' tost mis en fort effroi :  
Onques ne li tint de mangier ;  
De haut vespre s'ala colchier.  
Molt li delitoit à penser,  
Et son corage à recorder,  
Com la pucele l'esgardoit  
Qui les baisiers li envooit :  
Tot ot noté en son corage  
Et son samblant et son visage.  
Al' coer l'en tocoit grant dolor.  
Cupido, qui ert deus d'amor  
Et ses frere carnals estoit,  
En sa baillie le tenoit :  
Ainc nel' lascia la nuit dormir,  
Ainc le fist faire maint sospir.  
Il se dejete et estent,  
Torne et retourne molt sovent.  
Onques la nuit n'en ot somel :  
Amors l'ot mis en grant trepel,

Amors le faisoit trespenser,  
 Amors le faisoit tressuer,  
 Et refroidir et tressalir,  
 Et sospirer et espasmir.  
 Amors l'argua et commuet;  
 Tressalt, que reposer ne puet:  
 En son saant se r' est assis,  
 Molt estoit mornes et pensis,  
 Et redisoit en son corage:  
 Amors me fait molt grant oltrage  
 Qui me maine en tel maniere:  
 N'a so siel si vil cambriere  
 Que il menast plus à desroi  
 Ne plus vilment que il fait moi.  
 Si sui ses freres et il miens;  
 De lui me deust venir hiens;  
 Tot mal me fait et tot me mate,  
 Voirs est que primes je l'achate.  
 Amors je n'ai vers toi rados (1);  
 Tu ne me lais avoir repos:  
 Nus hom estranges par ma foi  
 N'eust noals que j'ai vers toi.  
 Tu m'as de ton dart d'or navré.  
 Mal m'a li bries empuisoné  
 Qu'entor la sajete trovai.  
 Por fol me ting, quant le baillai:  
 Jà me devoie je clamer  
 Et cels de la de ce reter (2),  
 Por la sajete qui fu traite,  
 Que il avoient la trive enfraite.  
 Tais, Eneas, or as tu tort.  
 Comment? Je sui navré à mort;  
 Comment tairai? Com puet remaindre,  
 Qui batus est, qui ne s'ost plaindre?  
 Li sajete qui traite fu  
 M'a laidement el' cuer feru.  
 Tu mens, molt cai lonc de toi.  
 Ele aporta ma mort od soi;  
 Angoisseusement me navra.  
 Ne ses que dis, ne te tocha.  
 Non voir, cols ne plaie ni pert;

---

(1) Abri, refuge.

(2) Reos facere.

Mais li brieves qui entor ert  
 M'a molt navré entor le cors,  
 Et li quirs est tos sains defors.  
 Li bries comment? Jà me mostra  
 Ce que Lavine me manda.  
 Dont n'es tu autrement navrés  
 Se del' brief non qui t'a mostrés  
 Que Lavine te velt amer?  
 Je non. Ne t'en dois pas clamer;  
 Qui te feroit droit d'un brieve?  
 Lai ce ester, si t'entremet,  
 Et si panse de la bataille;  
 Ne sai que ceste amor te vaille:  
 Car se tu vains, tu pues savoir  
 Que Lavine t'estuet avoir;  
 Si vencus es, si l'as perdue,  
 Si en fera altres sa drue.  
 Ce est tot voir, mais nequendent,  
 Molt m'a doné grant hardiment:  
 Ne quit c'uns cors de chevalier  
 Vers moi la puisse repairier.  
 Molt par li doi savoir bon gré  
 Qu'el' m'a amors primes mandé,  
 Et molt m'en metrai à grant fais  
 Ains que la perde ne quel' lais.  
 Mais nequendent fem est molt sage (1)  
 D'engigner mal en son corage:  
 Il puet bien estre que Turnus  
 A de s'amor altant u plus,  
 Et qu'ele est asseur de lui.  
 Parler en pueent ensemble andui;  
 S'amor li a puet estre offert,  
 Si com à moi, tot en apert.  
 Or ces eures nous fait entendre  
 Alquel que ele vigne à prendre  
 Que ele l'a ancois amé;  
 Del' quel qui l'ait velt avoir gré.  
 Feme est de molt male voisdie (2).  
 Or ai pensée felonie.  
 El' m'a mandé tot son talent  
 Par son escrit privéement,

(1) Qui sait, habile à.

(2) De *vittum*, par l'Italien *vezzo*? V. Diez, Wörterbuch d. R. S., p. 370.

Et mostrée m'a la dolor,  
Le mal qu'ele trait por amor.  
Je quit se ele ne sentist  
Tels angoisses, ja nel' desist :  
Ne puet parler d'amor nient  
Ne dire rien, qui ne s'en sent.  
Bien ai el' brief aperceu  
Qui par engin trami me fu  
Que molt s'en delt et molt s'en plaint.  
Je ne quit mie qu'ele n'aint. . . . .  
Si fait par foi, mais ne sai qui.  
Puet s'estre qu'ele aime celui  
Qu'ele puet veir cascuns jor,  
Et ce qu'el' sent por soie amor :  
Me fait entendre que est por moi.  
Ferait le ja ne sai porcoi :  
Ne quit nient, s'el' ne m'amast,  
Que ele ensi me mandast.  
Bien poi savoir, des l'autre jor,  
Que primes fui desos la tor,  
A ce que tant me regardoit  
Poi je savoir qu'ele m'amoit.  
Desi dont m'en aperceusse,  
Se je d'amer vilains ne fusse :  
Ne savoié que ce estoit ;  
Ainc ne fui mais à tel destroit.  
Se je eusse tel corage  
Vers la roine de Cartage,  
Qui tant m'ama qu'el' s'en ocist,  
Jà mes cors del' sien ne partist.  
Ne la guerpissé à mon vivant,  
Se je seusse d'amor tant  
Com ai des ier matin apri.  
Molt m'en est plus biaux cis païs,  
Et molt me plaist ceste contrée.  
Molt par fis ier bone journée  
Quant m'arèstai desos la tor,  
Et je recoilli ceste amor ;  
Molt en sui plus et fort et fiers  
Et plus combattrai volenters  
Quant dé s'amor m'a fait le don :  
Molt me metrai à abandon  
U de ma mort u de ma vie ;  
Hardiment m'a doné m'amie.

Se Turnus le velt desrainier,  
 Molt le quit griement chalangier ;  
 Molt li quit randre fier estor.  
 Quatre mains m'a doné amor.  
 Amors molt fait home hardi,  
 Amors molt l'a tost enapris ;  
 Amors, molt es de grant effors,  
 Amors, molt es roides et fors,  
 Amors, molt done vasselage,  
 Amors, molt fais croistre barnage,  
 Amors, tu m'as molt tost conquis ;  
 En poi d'eure m'as si sorpris  
 Que je ne puis repos avoir.  
 Comment le porra el' savoir,  
 Que je li ai tot otrié  
 Ma druerie et m'amistié ?  
 Manderai lui ? Tais, fols ; ne faire ;  
 Ne la dois pas sor toi atraire,  
 Ne faire tel samblant d'amor  
 Dont te repentés alguns jor.  
 Je ne m'en quit jà repentir.  
 Ne faire ; on s'en doit molt covrer,  
 Ne doit pas l'om son coer mostrer  
 A feme que il doit amer.  
 Un poi se face de li fier,  
 Que de l'amor ait le dangier.  
 Car, se li fame te savoit  
 Qu'el' fust desus, il s'en plaindroit.  
 L'on doit feme faire doter,  
 Ne se doit on pas tost mostrer  
 Com l'om est por li grevés ;  
 De tant aime de plus assés.  
 Ce est tot voir ; mais nequedent,  
 S'ele ne set de mon talent  
 Et que je l'aim de tel maniere,  
 Je criem qu'ele resort ariere ;  
 Se je s'amor pert par mon tort,  
 Bien aroie deservi mort.  
 Dolce amie, hele faiture,  
 Vostre amor m'a mis à mesure ;  
 Por vos me plaing, por vos me dbel,  
 Ier m'esgardastes de tel oel  
 Que tos li coers m'en tresperca.

Dont l'en sovint, si se pasma  
 Et recaï el' lit ariere.  
 Tote nuit fu en tel maniere  
 Qu'il n'en ot ne bien ne repos,  
 Ne por dormir n'en ot l'oeil clos.  
 Tote la nuit fu en dolors ;  
 Ne li amenda prou li jors.  
 S'il ot eu le nuit travail,  
 Et le jor ot asses noal.  
 Ainc ne pot monter al' ceval ;  
 A sa gent dit que il a mal.  
 Environ lui plorerent tuit ;  
 En l'ost n'en ot point [de] deduit,  
 Ne il n'i ot ris ne joé ;  
 Molt en furent tot effréé :  
 Pres est li jor de la bataille,  
 Et crient que en liu ne faille,  
 Et que il ne se puisse aidier  
 Quant il en ara le mestier.

Lavine fu sus en la tor  
 Bien matinet ; com vint al' jor,  
 S'en vint à la fenestre ester ;  
 Vers l'ost commença à garder,  
 Savoir s'ele verroit son dru,  
 Molt longement a atendu,  
 S'il la venroit jà regarder,  
 Là ù se soloit arester.  
 Quant ele voit qu'il n'i repaire,  
 Molt a grant dol, ne set que faire,  
 Crient que s'amor ait refusé.  
 Ce est, fait ele, vérité  
 Que ma mere m'a de lui dit,  
 De feme li est molt petit.  
 Il velt le delit de garcon,  
 N'aines se masles putains non ;  
 Se un garcon a avoic soi,  
 Asses li est petit de moi.  
 Il est molt longement en ruit,  
 As garcons maine son deduit.  
 Boer sera or li fem née,  
 Qui a tel gent ert mariée :  
 Molt aroit de lui bel confort,  
 Et bel amor et bel deport ;

Il l'espargneroit longement ;  
Ne l'en prandroit gaire talent.  
Bien voi que de feme n'a soing,  
Il n'a de tel deduit besoing.  
Ainc puis qu'il sot que voil amer,  
Ne daigna ceste part garder ;  
Puis qu'il me vit à la fenestre,  
Que li oi fait savoir mon estre,  
N'i estent il à nul foer (1) :  
De moi veir ot mal al' coer.  
Molt me proisast mieus Eneas  
Se je eusse fendus dras  
Et s'eusse braies cauciés,  
A lasnieres bien ataciés.  
Il a asses garcons od soi,  
Le pior aime mieus de moi.  
Maldite soit hui tels nature  
D'ome, qui de fame n'a cure ;  
Il est de ce tos costumiers,  
Molt en est malvais li mestiers,  
Et molt par a fol essient  
Qui fame lais et home prent.  
Je l'amaisse, se bon li fust,  
Molt me fust bel, se lui pleust ;  
Quant lui ne plaist, je me lairai,  
Et sel' puis faire sel' hairai,  
Se de mon cuer haïr le puis.  
Molt a envis l'amerai puis ;  
Car sovent aime on tel rien  
Dont il poise al' cuer molt bien ;  
Et se il amer me volsist,  
Il esgarda, si consentist,  
Et otrïast que je l'amasse ;  
Ne velt sofrir, caitive lasse ?  
Ne od m'amor ne velt partir,  
Ne que je l'aim ne puet sofrir ;  
Tant fui je, lasse, plus dolente.  
Je n'i metrai jamais m'entente ;  
Un tant comme je quiderai  
Que il aint moi, tant l'amerai.

La damoisele, por s'amor,

---

(1) En aucune manière.

Demena grant dol tote jor.  
 Ne savoit pas que il faisoit,  
 Com il en ert palis et tains,  
 Et si mues et si atains :  
 Ne pooit boire ne mangier.  
 Mais por sa gent alques haitier,  
 Soentre none se leva ;  
 Sor un ceval liart (1) monta.  
 Molt de sa gent mena od soi ;  
 Si est ales en sel tornoï.  
 Vers la cité cevalca droit ;  
 Là s'arestut ù il soloit,  
 Droitement par desos la tor,  
 Illoc ù il recut l'amor.

La pucele le vit venir,  
 Commenca soi à repentir  
 De ce qu'el l'avoit blastengié  
 Et dist : Molt a[i] mal exploitié ;  
 Trop ai parlé comme desvée ;  
 Je quit qu'amor m'a encusée  
 De ce que tant en ai mesdit ;  
 Or m'en repent, trop l'ai sordit.  
 Biaux dols amis, tenes mon gage,  
 Molt par vous ai dit grant oltrage ;  
 Feraï vos droit tot à plaiser.  
 Bien me devroie repentir  
 Que tel blame vos ai mis sore ;  
 Or m'est avis que trop demore  
 Que il de moi ne prant son droit.  
 Biaux dols amis, se vos plaisoit,  
 Nus pies iroie à votre tref,  
 Molt me seroit bon et soef ;  
 N'en traïroie mal ne dolor.  
 Je m'esperlai par grant folor ;  
 Blamé vos ai à molt grant tort ;  
 Amis bien ai deservi mort.  
 Se il vous plaist, n'est pros ma vie,  
 Et s'il vous plaist, si sui garie.

Dont li refist un dolc regart ;  
 Eneas garde cele part

---

(1) Gris pommelé.



Et aperceust que l'esgardot,  
Et sospira, que plus n'i pot.  
Tot si baron qui l'ont veu,  
Se sont molt tost aperceu ;  
Entr' als le dient li pluisor :  
Tele garde a en cele tor,  
Se ses consals en ert creus,  
Tost nos aroient receus ;  
Se tot li altre l'en creoient,  
Molt hastéement se rendroient.  
Sire, font il à lor signor,  
Vées, molt est bele li tor ;  
Mais il a un piler là sus  
Qui alques pent vers nous cà jus.  
Vées com li maisiere est plaine,  
Li pilers drois et l'œuvre saine ;  
Molt est bele cele fenestre,  
Les cel piler, decà sor destre :  
Mais iloc estoit un archiers  
Qui molt traitroit cà volenters.  
Sire, car vous traies en sus  
Que il ne traie à vous cà jus.  
Un poi s'en sorrist Eneas  
Qui entendit molt bien lor gas ;  
Et nequendent, si s'en gardoit,  
Que, voiant als, l'oel n'i tornoit ;  
Mais el' trespas li refaisoit  
Alcun samblant, quant il veoit  
Que il n'entendoient pas à lui :  
Un tant pooient faire andui  
D'als' esgarder, de samblant faire.  
Quant il se remist al' repaire,  
Si commenca à sospirer  
Et la damisele à trambler ;  
Molt lor fu gries li departie.  
Cil regardast sovent sa mie,  
Et el' tendoit sa main vers lui.  
Il traisent male nuit andui :  
L'uns ne peut pas l'autre oblier.  
N'en porent lor coers saoler  
Que l'un de l'autre ne pensast.  
N'i avoit cel qui rien dotast,  
Ne il de li, n'ele de lui,  
Qu'il ne s'entramaisent andui.

La trêve était expirée : les Latins sortent de la ville pour assister au combat de Turnus et d'Eneas ; le vieux roi s'avance à leur tête, portant

.....les ydles que il créoient  
Desore qui jurer devoient.

Quant à Lavine, elle assiste du haut d'une tour à ces préparatifs et regrette de n'avoir point envoyé à son ami une de ses *mances*, ou sa *guimpe*;

Il en ferist molt mieus de lance,  
Et molt en trencast mieus s'espée.

Les préliminaires et les conditions du traité sont à peu près les mêmes que dans Virgile ; mais ce n'est point la nymphe Junonne qui en empêche la conclusion et rallume la guerre, c'est tout simplement un chevalier de la cité qui fait honte à ses compagnons de laisser ainsi Turnus se dévouer pour eux tous, et engage de nouveau la lutte en tuant un Troyen. La mêlée devient générale, et le roi Latins, portant ses dieux entre ses bras, prend la fuite.

En tost fuir mieus se fioit  
Qu'en tos les dieus que il portoit.

Eneas, sans armes, se jette entre les combattants et crie à ses soldats de cesser cette lutte impie ; mais il est blessé au bras. Ascanius et ses barons l'emportent dans sa tente, et appellent Yapis, « un bon mire qui estoit en l'ost. » Celui-ci ne put d'abord retirer de la blessure le fer de la flèche : il résistait aux tenailles et aux ferrements,

Et Eneas crioit forment.

Yapis eut alors recours au *dytan*, et, lorsqu'il l'eut détrempe et fait boire au blessé, « la sagete s'envola et la plaie fut guérie. »

Li dytan est de grant vertus ;  
Et li kievrens a tel nature,  
Quant navrés est, tot à droiture,  
Cort al' dytan, à sa mecine,  
Soit de foelle, soit de racine :  
Tres qu'il en a le col passé,  
Il a le mal tot oblié ;

Et se li fers li est el' cors,  
Par ce l'en estuet aler fors.

Cependant Turnus s'était empressé de mettre à profit l'absence de son rival. Dès qu'il l'avait vu disparaître du champ de bataille, il s'était élancé sur son cheval, et, détordant son enseigne, il s'était mis à faire des Troyens un grand carnage. Neptanabus (un personnage inconnu à Virgile) avait osé le défier, mais il avait payé de sa vie son audacieuse provocation. Le retour d'Eneas mit seul un terme aux exploits du chef des Rutules. Les Troyens reprennent le dessus, et Turnus évite son redoutable adversaire, car « il ne veut encore mourir. » Il fuit donc jusqu'à ce qu'il voie les murs de Laurente menacés par les vainqueurs, qui déjà lancent dans la ville des torches incendiaires. A ce spectacle, il est saisi de honte, et, rassemblant ses barons, il leur déclare qu'il va combattre Eneas. *Mieus voil*, s'écrie-t-il,

*Mieus voil en bataille morir*  
*Que vis ne recreans fuir.*

Il court donc vers la ville et va s'offrir à son rival : aussitôt la mêlée cesse, et les troupes des deux nations se rangent de chaque côté, laissant entre elles une grande place.

Le combat de Turnus et d'Eneas se passe d'abord comme tous les duels chevaleresques : les deux adversaires s'assailent à coups de lances et se démontent mutuellement ; puis ils tirent leurs épées et continuent la lutte à pied. Le glaive de Turnus se brise ; il fuit, poursuivi par Eneas. Une pierre énorme s'offre à sa vue, il la saisit et la lance contre son ennemi ; mais celui-ci n'est pas atteint, et, de sa lance qu'il avait ramassée, il perce la cuisse du Rutule. L'infortuné, renversé sur le sol, demande merci, et, en signe de sa défaite, présente son casque au vainqueur. C'est alors qu'Eneas voit briller l'anneau de Pallas au doigt du suppliant, et cette vue lui rend toute sa colère. Je t'aurais fait grâce de la vie, lui dit-il,

*Mais par cest anel me remembre*  
*De Pallas que tu oçois ;*  
*El' coer m'en as molt grant dol mis.*  
*Ne t'ocira mie Eneas,*  
*Ains vengera de toi Pallas.*

A icest mot, passa avant ;  
 Si l'a feru tot maintenant  
 Od le brant que Vulcans forga,  
 En prist le cief, Pallas venga.

*L'Énéide* était finie, mais le trouvère continue :

Mors est Turnus, tot ont veu  
 Que Eneas avoit venqu :  
 Dont i ot noise mervillose ;  
 Li gent de Troie fu joiose  
 Et cil dolant de l'autre part ;  
 Et nonporquant si lor fu tart,  
 Puis qu'ensi lor est avenu  
 Qu'Eneas aient receu.  
 A lui s'en vont li baron rendre.  
 Li rois li fist en sel camp rendre  
 De ses barons les feeltés,  
 Et rendre li les fermetés.  
 Grant presse ot entor lui le jor,  
 Tot le recurent à signor.  
 Il n'ala dont pas à Laurente,  
 Ains en retorna à sa tente ;  
 Li rois Latins le convoia.  
 Al' departir, jor li noma  
 Que il esposera Lavine ;  
 Si sera roi ele roine.  
 De ce fu li termes assis.  
 Par lor esgart dusqu'à viij. dis.

Lavine a oi et veu  
 Que Eneas avoit venqu  
 Et voloit retourner ariere ;  
 Quide que gaire ne l'ait chiere,  
 Quant il ne va à li parler.  
 Dol a grant. El' l'en voit aler  
 Et plore, et plaint, et gient, et dit :  
 Molt par li est de moi petit.  
 De fol plait me sui entremise ;  
 N'a soing de moi en nule guise.  
 Or ara, par le nom de moi,  
 La terre et le regne le roi,  
 Et se il a tote l'onor  
 Asses li est poi de m'amor.

Il est tenans de m'irelé (1);  
 Asses m'en menra plus fierté;  
 Tornera moi en val desos,  
 Il en ara les castiaus tos.  
 Je ne m'arai de coi aidier.  
 Si me demenra grant dangier,  
 Et s'il m'aime ne poi ne grant,  
 Tostans me fera il samblant  
 De grant orguel et de fierté;  
 Asses m'ara tost reprové  
 Que de s'amor fui prinsaltière,  
 Et m'en tenra por noveliere.  
 Il en vaincra al' cief del' tor.  
 Fole Lavine, ne t'anuit,  
 S'il vainc le jor et tu la nuit.  
 Ne m'anuit, lasse. . . . si fait voir,  
 Le dangier en deusse avoir.  
 Mais ce m'est tart à recovrer;  
 Car ne daigna cà regarder  
 Quant il se parti de l'estor.  
 Bien me deust al' cief del' tor  
 Resgarder quant il ot venqu.  
 Bien quide avoir escombatu  
 Ceste contrée et tot; sans moi  
 Quide il qu'on l'en face roi?  
 Ne prise gaires mon calenge:  
 Je ne croi jà que il me prenge.  
 Ains en serai desiretée;  
 En mal liu ai m'amor donée.  
 Se il me veut boisier d'amer  
 Et si enfin desireter,  
 Poi pris ma vie qui tant dure,  
 Ne n'arai mais de vivre cure (2).

La pucele forment ploroit,  
 Qui de son dru se dementoit,  
 Que il ne la daignast amer.  
 Mais n'en peust nient doter

(1) Ce vers et les huit suivants manquent dans A se trouvent dans B et dans C.

(2) C donne ici une douzaine de vers de plus, et B une trentaine. Nous n'avons pas jugé utile de les transcrire, les plaintes de Lavinie étant déjà bien assez longues dans le manuscrit que nous avons suivi (A).

S'ele seus chertainement  
 Com il la regretoit forment,  
 Com il estoit le jor destrois.  
 Il n'en avoit bien nule fois;  
 Et la nuit velloit et ert en plors,  
 Et apeloit le deu d'amors,  
 Et prioit lui molt dolcement  
 Qu'il nel' menast si aigrement:  
 Dejetoit soi si se plaignoit.

Eneas regrettaït de n'être point allé voir s'amie après la défaite de son rival ; il se reprochait surtout d'avoir accepté un terme si long et de n'avoir pas hâté davantage le jour de son mariage. Ces regrets et ces reproches occupent plus de 160 vers.

Quant vint al' terme qui mis fu,  
 Qu'à grant paine orent atendu,  
 Li rois ot ses amis somons,  
 Et a mandé tos ses barons :  
 Contre Eneas est fors issus.  
 A grant paine fu receus ;  
 En Laurente l'en a amené,  
 Voiant als tos, l'a ireté  
 De son roïame et de s'onor ;  
 Tot li a otrié le jor  
 Quant sa fille fu esposée.  
 Molt grant liece i ot menée,  
 Molt i sonerent estrumens,  
 Molt i ot esbanoïemens.  
 Eneas est à roi levés,  
 A grant joie fu coronés ;  
 Rois fu et ele roïne,  
 Quant coronée fu Lavine.  
 Onques Paris n'ot plus grant joie  
 Quant tint Helaine dedens Troie  
 Qu'Eneas ot quant tint s'amie  
 En Laurente. Ne quidies mie  
 Onques deust avoir un hon,  
 En tot le mont, tant de son bon ;  
 Et Lavine requidoit bien  
 Que nule feme n'eust bien  
 Fors li. Nus hom ne peust dire  
 Que nule cose en fust à dire,  
 Que il n'ot tot acompli.

Quant li rois l'ot de li saisi,  
Et li de lui, molt se fist lié ;  
Li feste fu molt essaucié ;  
Les nocés durerent un mois.  
De sa tere garda li rois  
Del mieus une grande partie,  
Là où Eneas l'a saisie ;  
En son vivant li otria  
Sa tere, tot li dona  
Qu'il sire soit empres sa mort,  
Sans ce que nus l'en face tort.  
Eneas ot le mieus d'Itaire (1) ;  
Une cité commence à faire ;  
Bons murs i fist et fort donjon ;  
Aube mist à sa cité non :  
Molt par fu rice, molt fu grans.  
Ses empires dura molt ans.  
Longes l'a Eneas tenue :  
Puis est en sa main revenue  
Tote la tere al' roi Latin.  
Et quant il rala à sa fin,  
Aschanins regna apres,  
Et puis fu si com Ancisses  
A Eneas l'ot aconté  
Et en infer bien demostré  
De cels qui empres lui venroient ;  
Si com il dist que il naistroient,  
L'uns avant l'autre si sont né  
Com à son fils l'ot demostré.  
Molt furent tot de grant pooir,  
Et descendirent d'oïr en oïr  
Desi que nes en fu Remus  
De cel lignage, et Romelus :  
Frere furent et moll fort home.  
Cil firent la cité de Rome  
Et Romolus li emposa  
Son nom, quant primes le fonda.  
Rome fu grans et bien enclose,  
A mervelle fu puis gran cose ;  
Trestot le mont ot en baillie.  
Li oïr en orent signorie

---

(1) Dans B. *Italle*.

Qui d'Eneas descendu sont,  
 Signor furent par tot le mont.  
 Li contes faut, n'en dirai mes,  
 Eneas ot et tot en pais  
 En se me[n] duscà la fin  
 Tote la tere au roi Latin.

Chi fine d'Eneas.

Les quatre derniers vers que nous venons de transcrire manquent dans A; c'est B qui nous les fournit. Dans C, le roman se termine de la manière suivante :

L'istoire faut; il n'i a plus  
 Que à metre fuce en memoire.  
 Or nous doinst dieus du ciel la gloire  
 Du cerubim et serafin;  
 Ci est li romans à sa fin.

Explicit.

Ce dernier manuscrit s'arrête à la prise de possession par Eneas de la terre au roi Latin; il supprime donc tout ce qui a rapport aux successeurs immédiats d'Énée, à la fondation et à la grandeur de Rome. En revanche, il contient un épisode qui ne se trouve dans aucun autre manuscrit. Pendant les huit jours qui devaient s'écouler entre la mort de Turnus et le mariage de son rival, Eneas envoie à Lavine un anneau, gage de son amour; et celle-ci, à son tour, fait porter à son dru un saphir et un diamant, non sans lui expliquer la signification symbolique de ces précieuses pierres.

Notre roman est à peu près aussi long que l'*Énéide* : elle a 9,891 vers et l'*Eneas* en renferme environ 10,400 (de huit syllabes, il est vrai). A l'inspection de ces chiffres, on pourrait donc s'attendre à trouver dans le poëme français une traduction assez complète de l'épopée latine. Mais quand on sait que les hors-d'œuvre ajoutés à la *fable* virgilienne par le trouvère occupent plus de la moitié de son roman (les amours d'Eneas et de Lavine, joints au jugement de Pâris, à la description des tombeaux de Camille et de Pallas et à l'épilogue final, donnent déjà un total de 4,500 vers), on devine quelles mutilations l'imitateur a dû faire subir à son admirable modèle. Il a retrans-



ché tout ce qui n'aurait pas été compris ou goûté de ses contemporains : l'épisode de Laocoon et celui d'Achéménide, la description des jeux en l'honneur d'Anchise, les délibérations des dieux dans l'Olympe ; il ne nomme pas Jupiter, il supprime le personnage de Juturne, il rend le plus rare possible l'intervention de Vénus et de Junon, enfin il fait tous ses efforts pour se passer d'un merveilleux entaché de paganisme. On a pu voir précédemment comment il se tire des difficultés que lui créaient ses pieux scrupules ou plutôt l'ignorance de son public, et notre rapide analyse suffit pour montrer combien l'*Eneas* diffère de l'*Énéide* pour la composition et la conduite du poème. Il resterait maintenant à faire une curieuse étude : ce serait de considérer dans notre trouvère non plus le libre imitateur, mais tout simplement le traducteur de Virgile, de comparer la copie à l'original, non plus quand elle s'en écarte, mais quand elle s'en rapproche, de mettre en regard du texte latin les passages français qui les interprètent le plus exactement, d'examiner, par exemple, jusqu'à quel point le magnifique « *intentant omnia mortem* » qui achève le tableau de la tempête est fidèlement rendu par ce vers :

Et ciels et mers lor promet mors ;

et le célèbre « *forsan et hæc olim meminisse juvabit*, » par ce distique :

Cà avant vous delitera

Quant il vous en rememberra.

On verrait combien la langue de cette époque, quel que fût d'ailleurs le talent de l'écrivain, était peu capable de reproduire la majestueuse poésie du siècle d'Auguste. Elle s'était assouplie en chantant les hauts faits du roi Artus, elle avait acquis de l'aisance, de la grâce même, mais elle avait perdu la mâle énergie des temps carlovingiens, et elle n'avait pas encore l'élégante noblesse que devait bientôt lui donner la renaissance. Et le vers lui-même, ce vers sautillant de huit syllabes, si bien fait pour conter les mésaventures du fameux sénéchal, ne contraste-t-il pas étrangement avec l'ampleur de l'hexamètre virgilien ? Mieux eût valu assurément le raboteux alexandrin de Lambert le Cort ou le rude vers décasyllabique de la *Chanson de Roland*.

Le roman d'*Eneas* soulève, comme tant d'autres productions

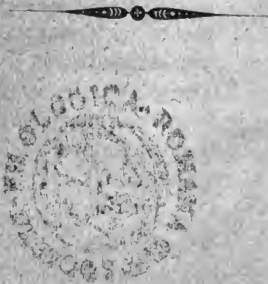
anonymes de notre ancienne littérature, deux questions qu'il n'entre pas dans notre plan de traiter ici, mais qui sont trop importantes pour que nous puissions terminer ce travail sans les avoir au moins posées.

*Quel est l'auteur de ce poëme ?* On l'attribue généralement à Benoit de Sainte-More, mais sans preuves suffisantes ; et, après les recherches que nous avons faites, nous sommes encore réduits à douter que cette hypothèse puisse être jamais ni victorieusement réfutée ni confirmée pleinement.

*Quelle est la date de sa composition ?* Cette question est plus facile à résoudre que la première. La langue et la versification de l'*Eneas* ne permettent guère de le faire remonter au delà du second tiers du XII<sup>e</sup> siècle, et dès 1155 il était déjà connu en Allemagne, où Henri de Veldeke commençait à le traduire. Nous pourrions donc, grâce à la savante notice de M. Ettmüller sur le poëte allemand, déterminer, à très-peu d'années près, l'époque précise où notre téméraire compatriote essayait d'imiter Virgile.

A. P.

Mai 1856.





Ref  
16803

